

LA
FRANCE EN ORIENT
AU XIV^E SIÈCLE

EXPÉDITIONS DU MARÉCHAL BOUCICAUT

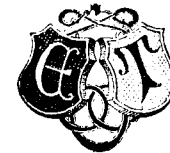
THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

J. DELAVILLE LE ROULX

ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE
ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME



PARIS

ERNEST THORIN, ÉDITEUR

LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME
DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

7, RUE DE MÉDICIS, 7

1885



012. Tm 39057

TABLE DES MATIÈRES

Vu et lu,
à Paris, en Sorbonne,
le 16 mai 1885,
par le doyen de la Faculté des Lettres de Paris,
A. HIMLY.

Vu
et permis d'imprimer,
le vice-recteur
de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

	Pages.
INTRODUCTION.....	1
LIVRE I. — PROJETS ET TENTATIVES (1290-1350).	
SOURCES du livre I.....	11
CHAPITRE I. Chute de Saint Jean d'Acre. — Efforts et projets de Nicolas IV.....	13
— II. Raymond Lull et Marino Sanudo.....	27
— III. Expédition de Charles de Valois.....	40
— IV. Projets de Philippe le Bel.....	48
— V. Routes d'Arménie et de Constantinople. — Golfe Persique.....	64
— VI. Philippe le Long et Charles le Bel.....	78
— VII. Philippe de Valois. — Directorium de Brochard.....	86
— VIII. Ligue générale. — Humbert de Viennois.....	103
LIVRE II. — TENTATIVES (1350-1396).	
SOURCES du livre II.....	113
CHAPITRE I. Croisade de Pierre I, roi de Chypre.....	119
— II. Croisade d'Amédée VI.....	141
— III. Boucicaut et le comte d'Eu en Palestine (1388-89).....	159
— IV. Expédition de Barbarie (1390).....	166
— V. Philippe de Mézières. — Son influence.....	201
LIVRE III. — NICOPOLIS (1396).	
SOURCES du livre III.....	211
CHAPITRE I. Progrès des Turcs. — Chevauchée du comte d'Eu. — Ambassade du roi Sigismond en France.....	221
— II. Préparatifs de départ de l'armée franco-bourgui- gnonne. — Autres alliés de Sigismond.....	233
— III. Marche de l'armée franco-bourguignonne. — Con- centration et mouvement offensif des croisés. — Siège de Nicopolis.....	246
— IV. Etat et force des deux armées.....	263
— V. Bataille de Nicopolis.....	270

	Pages.
CHAPITRE VI. Sort des prisonniers. — Retour de Sigismond en Hongrie. — Nouvelles de la défaite en France.	282
— VII. Coup d'œil sur la campagne.	293
— VIII. Délivrance et retour des prisonniers.	300
— IX. Paiement de la rançon.	321
LIVRE IV. — CONSTANTINOPLE (1397-1402).	
SOURCES du livre IV.	327
CHAPITRE I. Effet moral produit en Europe par la victoire des Turcs.	329
— II. Campagne des Turcs en 1397. — Manuel demande du secours en Occident.	349
— III. Expédition de Boucicaut.	359
— IV. Campagne de Boucicaut à Constantinople.	369
— V. Retour de Boucicaut. — Voyage de Manuel en Occident.	376
— VI. Rapports de Tamerlan avec les chrétiens. — Bataille d'Ancyre.	384
LIVRE V. — MODON (1403-1408).	
SOURCES du livre V.	399
CHAPITRE I. Boucicaut, gouverneur de Gènes. — Difficultés avec le roi de Chypre.	403
— II. Premières difficultés entre Gènes et Venise.	412
— III. Départ du maréchal de Gènes. — L'Escandelour. — Paix avec le roi de Chypre (avril-juillet 1403).	421
— IV. Campagne de Boucicaut en Syrie (fin juillet-août 1403).	436
— V. Bataille de Modon. — Retour du maréchal à Gènes (octobre 1403).	447
— VI. Négociations. — Accord du 22 mars 1404.	458
— VII. Elargissement des prisonniers.	470
— VIII. Exécution du traité. — Cartel de Boucicaut. — Rappel de l'ambassadeur vénitien.	475
— IX. Fin des négociations. — Paix du 28 juin 1406.	482
— X. Arbitrage du 9 août 1408.	498
— XI. Derniers projets et expéditions de Boucicaut (1407-1408).	505
CONCLUSION.	514

INTRODUCTION

On s'est, depuis de longues années, habitué à arrêter à la prise de Saint Jean d'Acre (1291) l'histoire des croisades, et à considérer cet événement comme la ruine définitive des établissements latins en Terre Sainte. Rien n'est plus arbitraire qu'une pareille limite, née de la lassitude des historiens, et en contradiction avec les faits. La nouvelle école historique, qui s'est donné la tâche de renouveler l'étude des croisades¹, réagit contre cette tendance, et le présent travail est né du même sentiment. Le mouvement, en effet, qui entraîna, durant deux siècles, l'Occident aux Lieux Saints, était trop considérable pour cesser brusquement par la catastrophe de Saint Jean d'Acre; la chute de cette place, depuis longtemps prévue par les esprits clairvoyants, ne découragea pas les espérances des Chrétiens de relever un jour le royaume de Jérusalem, car si la Syrie paraissait définitivement perdue, il restait encore en Orient deux royaumes chrétiens, celui de Chypre et celui d'Arménie, assez puissants l'un et l'autre pour fournir de solides points d'appui aux futures revendications des Latins.

1. A la tête de ce mouvement historique s'est placée la *Société de l'Orient latin* qui, depuis sa fondation (1875), sous l'impulsion énergique de M. le comte Riant, a groupé tous les érudits qui font de l'histoire des Croisades l'objet de leurs études. Les résultats considérables obtenus depuis dix ans sont le présage d'une rénovation complète des idées qui ont eu jusqu'à présent cours en ces matières.

campagne, sans espoir de reprendre jamais les armes, ils abandonnaient aux Grecs des conquêtes que ces derniers étaient impuissants à défendre. Dans ces conditions, quels résultats espérer d'une croisade isolée? Comment se flatter qu'elle pût exercer une influence durable sur l'ensemble des événements qui se déroulaient en Orient? Le comte de Savoie avait gaspillé, en pure perte, ses finances, la bonne volonté et le sang de ses sujets; ne savait-il pas, en quittant Constantinople, que les Turcs n'attendaient que son départ pour reprendre leur marche, un instant arrêtée, certains que rien ne l'entraverait désormais? Autant les expéditions de Pierre de Lusignan pouvaient avoir pour la Terre Sainte, que l'Occident cherchait à reconquérir, des conséquences capitales, autant l'entreprise d'Amédée devait, malgré le succès des armes chrétiennes, rester stérile et improductive.

CHAPITRE III.

ROUICAUT ET LE COMTE D'EU EN PALESTINE (1388-1389).

La papauté n'avait cessé, pendant le xiv^e siècle, d'exhorter les puissances chrétiennes à secourir l'Orient menacé, et sa voix trouvait chaque jour moins d'écho. Après la croisade d'Amédée de Savoie, l'ère des expéditions armées semble close. En vain Grégoire xi (1372) s'efforce-t-il de grouper les nations occidentales en vue d'une action commune dans le Levant. Il se heurte à un obstacle nouveau; si ses prédécesseurs avaient eu à compter avec les républiques maritimes de la Méditerranée, dont le commerce était hostile à toute intervention en Asie Mineure ou en Egypte, lui-même se trouvait, dans le même ordre d'idées, en présence non plus d'intérêts à sauvegarder, mais de stipulations à respecter. Les habitants de Péra avaient conclu avec les Ottomans un traité régulier, et refusaient de le rompre pour entrer dans la ligue rêvée par le pontife. A leur exemple, chacune des puissances qui commerçaient avec l'Orient avait, entre 1380 et 1390 environ, obtenu du sultan des conventions particulières. Dès 1382, Gênes était assez fortement liée avec les Turcs pour les excepter d'une alliance offensive et défensive conclue par elle avec l'empereur d'Orient; en 1387 (8 juin), elle signait avec eux un traité de commerce. Dans cette voie Venise n'était pas restée en arrière; elle avait, dès 1368, entamé avec les Turcs des négociations relatives à la cession du port de Scutari, et avait repris ce projet en 1384, en même temps qu'elle se préoccupait des tarifs à imposer aux marchandises vénitiennes dans les ports ottomans¹.

1. Heyd, *Geschichte des Levantehandels*, II, 259-60.

Cette situation nouvelle paralysait les efforts du Saint-Siège. Il fallut renoncer à tout espoir de croisade; l'amour des aventures et l'enthousiasme, à la fois religieux et guerrier, qui animaient la société dans la seconde moitié du XIV^e siècle, ne trouvant plus à se donner carrière contre les infidèles, se contentèrent d'expéditions plus pacifiques; de toutes parts se produisit un mouvement considérable de pèlerinages vers les Lieux Saints; chacun voulut témoigner de sa foi en visitant le tombeau du Christ, tout en satisfaisant, par un voyage long et souvent périlleux, le besoin d'activité et d'émotions violentes qu'il ressentait.

Il serait trop long d'énumérer les personnages illustres qui accomplirent, à la fin du XIV^e siècle, le voyage d'outre-mer. Princes, nobles, riches et pauvres avaient pris le bâton de pèlerin et émigraient vers l'Orient. L'Angleterre était représentée en Palestine par Henri de Lancastre, comte de Derby (plus tard Henri IV), par le duc de Norfolk et par Thomas de Swinburne, châtelain de Guines et plus tard maire de Bordeaux; l'Allemagne par Henri de Fer, duc de Sagan et de Glogau, par le comte de Hohenzollern, Albert le Beau, par Czaclus IV de Peuzig, et par Vralislas IX, duc de Poméranie; l'Italie par l'archevêque de Gênes, Pileo de Marinis, par Jean François de Gonzague, seigneur de Mantoue, par Thomas III, marquis de Saluces; le Portugal, par Alphonse, premier duc de Bragançe; la France, par les comtes d'Eu et de la Marche, princes du sang, par Ogier VII d'Anglure, par Jean le Vicomte, de Lamballe en Bretagne, et tant d'autres dont les noms ne nous sont pas parvenus¹.

Cependant parmi les pèlerins que la France envoya en Terre Sainte, il en est un sur lequel il importe d'attirer spécialement l'attention: c'est Jean II le Meingre, dit Boucicaut, plus tard maréchal de France et gouverneur de Gênes, une des plus grandes figures de l'histoire de France sous Charles VI. Assurément dans la foule des voyageurs qui se succédèrent en Palestine, il s'en trouva d'un rang plus élevé et d'une no-

1. Arch. de l'Orient latin, I, 540; II, p. II, 237-49 et 378-88; — Arch. de Venise, *Sen. Misti*, XLIV, f. 69 (29 août 1398); — *Le Voyage du seigneur d'Anglure* (Soc. des Anciens Textes, 1878), passim; — R. Röhrich et H. Meisner, *Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande* (Berlin, 1880, p. 467-9).

torité plus universelle; mais aucun n'exerça sur la question d'Orient une influence plus considérable que Boucicaut. En lui se personnifient, pendant le règne de Charles VI, les efforts tentés pour arrêter les progrès ottomans. C'est à ce titre que le pèlerinage de Boucicaut en Palestine a sa place marquée dans le présent ouvrage.

Fils du premier maréchal Boucicaut, Jean II, né en 1366 et resté orphelin presque au berceau, avait été élevé parmi les compagnons d'enfance du dauphin (plus tard Charles VI); le séjour à la cour avait développé chez lui les goûts belliqueux dont il avait fait preuve dès ses premières années. En guerrier de race, il préférait les armes à l'étude; à peine âgé de douze ans, il obtenait d'accompagner, en qualité de page, le duc de Bourbon dans la campagne qui eut pour objectif d'enlever aux Navarrais (1376) les places de Normandie. L'année suivante, sous le même chef, il faisait partie de l'expédition qui rejetait le duc de Buckingham en Bretagne, accompagnait le maréchal de Sancerre en Guyenne, et assistait au siège de Montguyon. Malgré sa jeunesse, l'enfant avait hardiment supporté des fatigues au-dessus de son âge, et donné assez de preuves d'une précoce valeur pour montrer qu'il serait « un homme de grand fait ». La campagne de Flandre (1382) lui valut, à seize ans, la chevalerie; il conquit les éperons d'or sur le champ de bataille de Rosbecque, et, la guerre terminée, resta avec le connétable de Clisson pour tenir garnison à Téroouanne. Mais l'inaction ne convenait pas à cette nature ardente et infatigable: inoccupé en France, le jeune chevalier fit deux fois le voyage de Prusse, afin de combattre les infidèles aux côtés des Teutoniques; en 1385, il prit une part active à la campagne menée par le duc de Bourbon en Guyenne et aux sièges de Taillebourg, Verteuil et Mauléon; quand le duc retourna à Paris, il confia au jeune capitaine le commandement du pays conquis. Toujours avide d'aventures, Boucicaut avait établi sa réputation de jouteur en défiant successivement les champions les plus renommés: Sicart de la Barde, Pierre de Courtenay, Thomas de Clifford; partout il avait été vainqueur. En Espagne il avait suivi le duc de Bourbon au secours du roi de Castille, menacé par l'armée du duc de Lancastre (1386-1387); la tactique prudente des chefs espagnols, qui traitaient à dessein la guerre en longueur, avait lassé l'impétuosité

des Français; aussi Boucicaut et ses compagnons s'étaient-ils hâtés, dès que leur présence n'était plus indispensable dans la péninsule, de rentrer en France. Moins que personne, le futur maréchal pouvait supporter le repos. Ennuyé de n'avoir plus de batailles à livrer, ni de coups d'épée à donner, il songea à donner carrière à son activité en visitant l'Orient¹.

La guerre était un besoin pour la noblesse française, habituée depuis un demi-siècle à ne jamais déposer le harnois; la vie paisible lui était inconnue, elle ne rêvait que grandes « emprises », chevauchées, aventures ou pillages. Quand la paix ou une suspension d'armes l'obligeait au repos, elle cherchait à l'étranger les combats dont elle était sevrée en France; c'est ainsi que l'ordre Teutonique vit, à maintes reprises, des chevaliers français combattre les infidèles à ses côtés, que les Maures eurent souvent pour adversaires des guerriers venus en Espagne afin d'y déployer leur valeur, et que les sanctuaires les plus vénérés de la chrétienté furent visités par une foule de plus en plus nombreuse de pèlerins.

Boucicaut « grand desir avoit de visiter la terre d'outremer », et d'imiter l'exemple de son père, le premier maréchal, qui avait, avec Geoffroy de Charny et Philippe de Mézières, accompagné dans le Levant le dauphin de Viennois, et qui plus tard, prisonnier en Angleterre, avait obtenu du roi Édouard III, pour lui et douze chevaliers, un sauf-conduit afin d'aller au pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle (1354) et de s'embarquer ensuite pour la Terre Sainte². C'était donc à une tradition de famille qu'obéissait le jeune gentilhomme quand il prit congé du duc de Bourbon (vers 1388).

Il ne partit pas seul; Renaud de Roye, un compagnon d'armes, et en même temps un ami dévoué, l'accompagnait. La maison de Roye, de souche picarde, comptait à cette époque parmi ses membres d'illustres guerriers, et Renaud n'avait pas renié le sang de ses ancêtres. Fils de Mathieu, dit Flament, de Roye et de Jeanne de Chérisy, frère de Jean et de Tristan de Roye, il s'était déjà, malgré sa jeunesse, distingué sur les champs de bataille comme dans les tournois; la confraternité des

1. *Livre des faits du bon messire Jean le Maingre dit Boucicaut* (éd. Buchon), partie I, chap. I à XV.

2. A. Molinier, *Description de deux manuscrits de Philippe de Mézières*, dans *Arch. de l'Orient latin*, I, 348; — J. J. Jusserand, *Vie nomade au XIV^e siècle*, dans *Revue historique*, XX, 65.

armes avait cimenté l'amitié que Boucicaut et lui s'étaient vouée¹.

Les deux voyageurs se dirigèrent vers Venise pour s'y embarquer. Cette ville était alors le rendez-vous de ceux qui partaient pour le Levant. Les Vénitiens avaient organisé avec le plus grand soin tout ce qui concernait le voyage des pèlerins²; il ne fut donc pas difficile à Boucicaut et à son compagnon de gagner Constantinople. Quand ils y arrivèrent, Amurat I était aux environs de Gallipoli en Turquie d'Europe. Le carême (de l'année 1388) se passa à attendre dans la capitale de l'empire d'Orient un sauf-conduit du sultan. Les chevaliers français furent reçus à « grand feste » et traités magnifiquement, et, dans leur impatience de donner carrière à leur valeur, ils mirent leur épée à la disposition du prince contre les Sarrasins. Malheureusement Amurat était en paix avec les princes musulmans, et n'avait pas occasion d'utiliser les services qui lui étaient offerts. Après un séjour de trois mois (printemps 1388), les voyageurs quittèrent la cour ottomane pour gagner, par la Turquie d'Europe et la Bulgarie, le Danube et la Hongrie. Amurat les fit « convoier seurement » tant qu'ils furent dans ses états³.

Les mêmes désillusions les attendaient auprès du roi de Hongrie. Malgré l'accueil cordial qui leur fut fait, en Hongrie, pas plus qu'en Turquie, leur épée ne trouva à s'employer. Sigismond était absorbé par des préparatifs considérables dirigés contre le marquis de Moravie, et songeait peu à ce moment à

1. Renaud de Roye fut chambellan et conseiller du roi et du duc de Touraine. Il guerroya en Espagne, prit, au tournoi de Saint Ingelbert (1390) qu'il avait organisé, une part importante, assista à l'« ost du Mans » (1393), et fut chargé de la garde du roi devenu fou. Il mourut pendant l'expédition de Hongrie (1396). Charles VI ordonna de ne pas poursuivre la succession du défunt, « disant que comme... en son « vivant, desirant acquerir honneur et bon renom en faisant plusieurs « guerres et loingtains voiajes et par especial oudit voiage de Hongrie « contre les mescreans de la foy, se soit endebtés et obligés envers « plusieurs personnes en grans et grosses sommes de deniers » (Froissart, éd. Kervyn, XXIII, 58-60; — *Bibl. nat.*, titres originaux, aux mots LE MENGRE ET DE ROYE).

2. Archives de l'Orient latin, II, 237.

3. Voir pour le pèlerinage de Boucicaut le *Livre des faits*, partie I, chap. XV. Le chroniqueur n'assigne aucune date aux faits qu'il raconte; nous avons pu les fixer approximativement, grâce aux synchronismes auxquels il fait allusion.

s'attaquer aux infidèles. Trois mois se passèrent (été 1388) à la cour de Hongrie; ce délai écoulé, Renaud de Roze et Boucicaut prirent congé de Sigismond et se séparèrent; le premier se dirigea vers la Prusse, le second descendit à Venise dans l'intention de s'embarquer pour la Palestine (automne 1388).

Nous n'avons aucun détail sur le pèlerinage de Boucicaut; nous savons seulement qu'il visita « très dévotement » le saint Sépulcre et tous les lieux consacrés par la piété des fidèles. Du silence du chroniqueur on est en droit d'induire qu'aucun incident ne troubla le voyage, et qu'il s'accomplit sans encombre. Cependant Boucicaut, au moment de quitter la Palestine¹, apprit qu'un prince français, le comte d'Eu, moins heureux que lui, avait été arrêté à Damas par ordre du sultan d'Égypte.

Philippe d'Artois, comte d'Eu, descendait de Robert de France, frère de saint Louis, et à ce titre se rattachait à la famille royale de France. Fils de Jean d'Artois et d'Isabelle de Melun, il s'était distingué à la prise de Bourbourg (1383) et avait, comme la plupart de ses contemporains, voulu faire le pèlerinage de Terre Sainte²; mais, emprisonné par ordre du sultan, il allait être transféré de Damas au Caire quand il fut rejoint par Boucicaut (1389).

Ce dernier, « nonobstant qu'il n'eust oncques à luy guères d'acointance », n'avait pas hésité à interrompre son voyage; il lui semblait qu'un compatriote, en pays étranger, avait droit à ses bons offices, et que l'honneur du roi de France, dont le comte était cousin, méritait qu'il offrît ses services et son appui au prisonnier. Ce trait marque bien le caractère de Boucicaut; chevalier, il sent son cœur s'émouvoir au récit des malheurs d'un chevalier; sujet du roi de France, il considère comme un devoir impérieux de porter secours à un prince du sang de France. Sa conduite à l'égard du comte d'Eu est la preuve la plus péremptoire de ces sentiments. Il accompagna le prince au Caire, et, tandis que le sultan relâchait tous les pèlerins qui n'étaient pas « de la mesnie » du comte, il se fit volontairement comprendre dans la suite de Philippe d'Artois, et « pour luy faire compaignée... se mit en la prison avec lui. » Cette captivité dura quatre mois:

1. Ses bagages étaient embarqués à destination de la Prusse.
2. P. Auselme, I, 389-90.

il fallut, pour y mettre fin, que le consul vénitien d'Alexandrie, sur l'ordre de la seigneurie, intervint auprès du sultan¹. Rendus à la liberté, les deux pèlerins profitèrent de leur retour à Damas, pour visiter Saint Paul des Déserts et Sainte Catherine du Sinaï²; ils retournèrent ensuite à Jérusalem. Boucicaut avait déjà parcouru toute la Palestine; il recommença son voyage avec le comte d'Eu, payant de rechef les tributs imposés par les Musulmans et qu'il avait déjà acquittés quelques mois avant, heureux d'escorter un vaillant chevalier, parent du roi, et de partager avec lui fatigues et périls. Le pèlerinage de Terre Sainte, bien que toléré et réglementé par les autorités musulmanes, n'était exempt ni des uns ni des autres. Déjà les voyageurs, arrivés à Beyrouth « en intention de monter là sur mer pour eulx en retourner », se croyaient au terme de leurs fatigues, lorsque les Sarrasins les arrêtrèrent et retardèrent d'un mois leur embarquement.

Le retour s'effectua par Chypre, Rhodes et Venise; de cette dernière ville Eu et Boucicaut gagnèrent la France. Le roi était alors en Bourgogne, en route pour aller prendre possession du Languedoc (novembre 1389); les voyageurs le rencontrèrent à l'abbaye de Cluny³, et furent reçus par lui « moult joyeusement ». La cour leur fit fête; le roi n'eut pas assez d'éloges pour louer la conduite de Boucicaut; il le remercia « du bon amour qu'il avoit porté à son cousin » et de la fidèle compagnie qu'il lui avait tenue. Le comte d'Eu ne fut pas moins reconnaissant, et témoigna sa reconnaissance en vouant à son compagnon de captivité une amitié indissoluble.

La suite de ce travail montrera quelle influence ce voyage et l'amitié dont il fut suivi exercèrent sur les événements ultérieurs, en déterminant le comte d'Eu et surtout Boucicaut à se faire, en toute occasion, les promoteurs d'une intervention en Orient.

1. 26 mars 1389 (Arch. de Venise. *Sen. Misti* XL, 169).

2. Le Sinaï (*Djebel-Tor*), en Arabie, au nord-ouest de la péninsule qui s'avance dans la mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Akaba, a deux sommets, dont le plus élevé porte le nom de Sainte Catherine.

3. *Livre des faits*, partie I, chap. XV et XVI. *La Chronique du bon duc Loys de Bourbon* (p. 216) assigne un autre itinéraire au roi: de Paris à Meun sur Yèvre, Gaumat, Le Puy, Carcassonne. Cette route semble exclure le séjour de Charles VI à Cluny.

CHAPITRE IV.

EXPÉDITION DE BARBARIE.

(1390).

Pendant que, du côté du Danube, l'Europe ne s'apercevait pas des progrès des Musulmans, elle se préoccupait de leurs incursions dans la Méditerranée; les côtes d'Italie et de Sicile, menacées par les Sarrasins d'Afrique, tremblaient devant l'audace de jour en jour croissante des corsaires barbaresques. Les rois maures de Tunis, de Tlemcen et de Bougie encourageaient et protégeaient un état de choses dont ils tiraient profit, mais qui devenait pour le commerce européen un sérieux danger. La péninsule italique, plus directement exposée que le reste des puissances méditerranéennes, s'émut et sollicita l'appui du Saint-Siège; les Siciliens, dont l'île était journellement infestée par les Africains, obtinrent d'Urbain vi les indulgences que la papauté concédait à ceux qui se croisaient pour la défense de la foi (18 avril 1388)¹, et Manfred de Clermont, amiral de Sicile, arma une flotte contre les Barbaresques. Ce personnage, descendant de l'illustre famille française des Clermont Néelle, s'était acquis, pendant la minorité de la reine Marie de Sicile, assez d'influence dans l'île entière pour s'y faire obéir en maître². Gênes et Pise³ ré-

1. Raynaldi, xxvi, 505-6.

2. Il était comte de Modica et gouvernait la Sicile au nom de la reine Marie, fille de Frédéric II. Son crédit fut tel que Ladislas de Durazzo, un des compétiteurs au trône de Naples, demanda la main de Constance, fille de Manfred. A la suite d'événements tragiques, il perdit toute autorité, fut mis à mort, et Ladislas répudia Constance (Camera, *Annali civili*, II, 497; — Summonte, *Historia di Napoli*, II, 513; — *Art de vérifier les Dates*, à l'article ROIS DES DEUX SICILES).

3. Pise n'autorisa d'abord que ceux de ses sujets qui avaient souffert

pondirent à l'appel de Manfred en joignant leurs escadres à la flotte sicilienne; Venise, également sollicitée, ne voulut pas rompre avec le sultan de Tunis et déclina toute participation¹. Sous le commandement de Raphaël Adorno, frère du doge de Gênes, l'expédition fit voile vers l'île de Gerbi², le principal repaire des pirates sur la côte africaine, et s'en empara (juin 1388). Manfred désintéressa les Génois en payant leur concours au prix de trente-six mille florins d'or, et devint seigneur de la nouvelle conquête³.

Malgré ce succès, le péril n'était pas écarté; la navigation n'était pas sûre dans la Méditerranée, et la prospérité commerciale de Gênes souffrait d'une pareille situation. Assurément les Génois, avec leur seule marine, pouvaient facilement la faire cesser, mais ils hésitaient, par un déploiement considérable de forces, à interrompre, même momentanément, leurs relations commerciales. En outre, l'état intérieur de la république, divisée entre les partis qui se disputaient le pouvoir et songeaient à appeler l'étranger, n'était pas de nature à faire envisager sans crainte aux esprits clairvoyants une expédition dirigée par Gênes seule contre les Musulmans d'Afrique. Ces raisons décidèrent les Génois à implorer l'appui de la France; une ambassade fut envoyée à Charles vi (1389)⁴. Elle le rejoignit à Toulouse, au cours du voyage qu'il fit, à la fin de l'année 1389, pour prendre solennellement possession du Languedoc. Le doge Antoine Adorno,

des incursions arabes à user de représailles; elle finit par envoyer cinq galères sous les ordres de François Orlandi (Mas Latrie, *Traité de paix et de commerce avec les Arabes*, introd. p. 239-40).

1. Mas Latrie, *Traité de paix...*, p. 129 et introd. p. 239-40.

2. Appelée *Meninx* et *Lotophagitis insula* par les anciens, dans le golfe de Gabès (Tunisie).

3. Giustiniani, *Annali della repubblica di Genova* (éd. de 1854), II, 163; — Stella (Muratori, xvii, 1128); — U. Foglieta, *Genuesium hist.* (éd. de 1585), I, IX, f. 164 v^o; — Raynaldi, xxvi, 514-5. — L'expédition partit le 28 mai 1388. Frédéric III, roi de Sicile, avait, dès 1364, nommé Jean de Clermont châtelain de l'île de Gerbi s'il la soumettait à la couronne de Sicile (Mas Latrie, *Traité de paix...*, p. 160).

4. Giustiniani, II, 164; — Stella (Muratori, xvii, 1129); — U. Foglieta (éd. de 1585), f. 164 v^o-165; — *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, p. 218-9; — *Chronique du Religieux de Saint Denis*, I, 648-50; — Froissart, éd. Kervyn, XIV, 152-3; — J. Juvénal des Ursins, *Histoire de Charles VI* (éd. Michaud et Poujoulat), II, 383.

« moult subtil homme, saige et bel parlier¹ », était partisan de l'alliance française; il comptait sur elle pour soutenir son autorité ébranlée, et espérait qu'une guerre étrangère ferait aux rivalités intérieures qui déchiraient la république une salutaire diversion. Il se flattait, en outre, d'entraîner facilement en Afrique, pour le plus grand profit des Génois, un prince chevaleresque et une cour que la paix réduisait alors à l'inaction.

En présence du roi, les ambassadeurs génois exposèrent l'objet de leur mission; ils représentèrent que l'audace des Sarrasins rendait toute navigation impossible dans la Méditerranée; que la Sicile, la Sardaigne, la Corse, les îles d'Elbe et d'Ischia, l'archipel des Baléares étaient journellement en butte aux déprédations de ces écumeurs de mer; que pour mettre fin à ces incursions, l'objectif de l'expédition future devait être la prise d'Africa², « male et forte ville³ », clef des royaumes de Tunis, de Bougie et de Tlemcen dont elle était le port principal. Ils ajoutaient que la chute de cette place entraînerait la ruine certaine des trois royaumes maures, et que ramener la foi chrétienne dans des pays d'où elle avait été si longtemps bannie n'était pas une entreprise indigne du plus grand roi chrétien. Enfin, en échange du secours qu'ils sollicitaient de la France, les Génois s'engageaient à transporter et à approvisionner le corps expéditionnaire, et à entretenir à leurs frais douze mille arbalétriers éprouvés et huit cents gros valets, armés de lances et de pavois, pendant toute la durée de la campagne⁴.

Les propositions génoises ne reçurent pas de Charles VI l'accueil enthousiaste sur lequel le doge avait compté. Malgré la trêve récente entre la France et l'Angleterre, qui promettait trois ans de paix aux deux puissances, le roi n'était

1. *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, p. 219.

2. *El Mahadia* ou *El Mehadia*, près du cap Africa (Tunisie), l'ancien Aphrodision.

3. Froissart, éd. Buchon, III, 58. Kervyn donne seulement « malle ville » (xiv, 152).

4. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 153; — *Chronique du bon duc*..., p. 220; — U. Foglieta (éd. de 1585), f. 194-5; — J. Juvénal des Ursins, II, 383. — Le *Religieux de Saint Denis* (I, 648-51) et Giustiniani (II, 164-7) mettent dans la bouche des ambassadeurs des discours qui ne semblent reposer sur aucune donnée historique.

pas disposé à s'engager dans une périlleuse aventure. Résistant à son entourage, qui le pressait d'accéder au désir des Génois, il congédia les ambassadeurs, leur donna acte de leurs promesses et de leur requête, et ajourna sa réponse à deux jours¹.

Ce délai ne fut pas perdu; la jeunesse, qui brûlait de prendre les armes contre les mécréants, redoubla d'instances auprès de Charles VI; Louis II de Clermont, duc de Bourbon, oncle maternel du roi, se fit l'interprète des sentiments de la cour, et supplia que l'on lui donnât le commandement de l'entreprise. Il voulait s'employer pour le service du roi et de Dieu, car, disait-il, « c'est la chose au monde que j'ai plus désirée, et après les fais mondains, il est belle chose de servir Dieu². » Charles VI, cependant, hésitait; il essaya de dissuader le duc de son dessein en lui remontrant qu'il aurait peine à recruter des compagnons. Le duc lui répondit que les chevaliers et écuyers de ses domaines partiraient avec lui, et que jamais ils ne « lui faillirent » quand il avait fait appel à leur courage. Son insistance fut telle que le roi céda, et quand les ambassadeurs génois vinrent demander la réponse promise, Charles VI leur présenta son oncle comme le chef de la croisade, et leur donna l'assurance d'un prompt secours. L'ambassade, heureuse du résultat obtenu, se hâta de regagner l'Italie³.

On ne pouvait faire un meilleur choix que celui du duc de Bourbon. Les Génois avaient demandé que le commandement en chef fût dévolu à un prince du sang, et mis en avant le nom du duc de Touraine, frère du roi; mais le conseil de Charles VI eut la sagesse de ne pas céder à des sollicitations plus flatteuses que raisonnées, et d'écarter un prince dont la jeunesse et l'inexpérience militaire ne pouvaient qu'être funestes au succès de l'expédition. Parmi les membres de la famille royale, les ducs de Berry et de Bourgogne se souciaient peu de quitter la France pour un lointain voyage; on fut heureux de trouver Louis II de Bourbon pour

1. *Chronique du bon duc*..., p. 220.

2. *Id.*, p. 221.

3. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 152-4; — *Chronique du bon duc*..., p. 224; — J. Juvénal des Ursins, p. 383; — *Religieux de Saint Denis*, I, 650-3; — Giustiniani, II, 167; — U. Foglieta, f. 165.

le mettre à la tête des troupes. Oncle maternel du roi, ce prince n'avait pas jusqu'alors eu l'occasion de jouer en France le rôle que lui assignait sa naissance. Longtemps prisonnier en Angleterre comme otage de la rançon du roi Jean (1360-1368), il avait, à son retour, pris part en Bretagne et en Guyenne aux guerres contre les Anglais; il s'était distingué à Rosbecque (1382); on le tenait à la cour pour un vaillant chevalier et pour un général sage et prudent. La mort de Charles V, en l'appelant, avec les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne, à la tutelle du jeune roi, l'avait mis au premier rang; ses contemporains faisaient grand cas de ses qualités militaires et administratives, persuadés que s'il avait un théâtre pour les exercer, il soutiendrait dignement sa réputation.

La nouvelle de la croisade ne tarda pas à se répandre en France, en Espagne et en Angleterre; de toutes parts les adhésions affluèrent, et l'élan fut universel. Charles VI, pour ne pas dégarnir son royaume, avait réglementé par diverses mesures les conditions du départ: chacun dut entreprendre le voyage à ses frais; personne ne fut autorisé à s'embarquer sans le congé du roi, et le nombre des combattants fut limité à quinze cents pour la France. De leur côté, les Génois avaient annoncé qu'ils ne transporteraient sur leurs vaisseaux que des chevaliers et des écuyers, et qu'ils refusaient le passage aux valets d'armée dont chaque combattant avait alors coutume de se faire accompagner. Cette résolution, inspirée par le roi, avait été prise pour ménager les susceptibilités des chevaliers étrangers et leur prouver que l'expédition ne devait comprendre que des « gens de fait et de défense ». Malgré ces restrictions, l'affluence fut telle que Louis de Bourbon eut peur de manquer au dernier moment de navires et d'approvisionnements. Il chargea un de ses maîtres d'hôtel, un des maîtres de sa monnaie et cinq autres officiers de sa maison d'inscrire les enrôlements, à mesure qu'ils se produisaient, et de se tenir en rapports constants avec la république de Gènes pour régler les dispositions du départ. Celle-ci répondit qu'elle avait vingt-deux galères et dix-huit vaisseaux prêts à transporter six mille hommes d'armes, et que les craintes du duc étaient chimériques. Le rendez-vous général fut fixé à Gènes, la semaine après la Saint-Jean (fin juin 1390)¹.

1. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 157; — *Chronique du bon duc*,... p. 223.

Les Génois, cependant, malgré les assurances qu'ils avaient données à maintes reprises, s'aperçurent bientôt qu'ils ne pourraient trouver chez eux le blé et le vin indispensables à l'expédition. Le doge, effrayé, écrivit au duc de Bourbon pour le prier d'obtenir de Charles VI l'autorisation d'acheter en Provence les denrées qui lui manquaient; il s'agissait de deux mille tonneaux de vin et de quatre mille charges de froment. Cette nouvelle bouleversa le duc; déjà il voyait « l'armée d'Afrique rompue », et l'entreprise avortée; sur l'avis de son conseil, il députa vers le roi à Beaucaire un de ses serviteurs, Charles de Hangest¹, chargé de faire agréer la requête des Génois et, en outre, d'obtenir que les troupes pussent se concentrer à Marseille « et que la ville fût abandonnée au duc de Bourbon et à tous ceux qu'il y voudroit « mettre ». L'honneur de Louis de Bourbon et celui de la France étaient engagés; il fallait à tout prix que le voyage eût lieu. Charles VI le comprit et accorda à son oncle ce qu'il demandait, tout en protestant qu'il n'aimait guère les Génois « et qu'ils n'auroient point de vivres... sinon en payant grant « truaige, car ainsi est de coustume ».

La réponse du roi fut accueillie par les Génois et par le duc avec la plus grande joie: chez celui-ci comme chez ceux-là, la crainte de voir échouer la croisade avait été extrême: l'amour-propre de l'un, l'intérêt des autres étaient également intéressés au succès de l'entreprise. Louis de Bourbon avait fait preuve de beaucoup d'à-propos en demandant à rassembler ses troupes, non plus à Gènes, mais à Marseille. Puisque cette dernière ville devenait le « marché de vivres » de l'armée, et que les bâtiments génois étaient obligés de venir s'y approvisionner, il était naturel que l'embarquement se fit à Marseille; on donna donc contre-ordre, et les combattants durent se réunir dans ce port à la date du 1^{er} juillet 1390².

Aussitôt que l'intervention française avait été décidée, le duc avait accompagné le roi à Avignon, et demandé au

1. C'était le second fils de Jean de Hangest et de Marie de Picquigny. Il épousa Marguerite de Beaumont. Son frère aîné Jean, chambellan du duc de Bourgogne, se distingua à Nicopolis où il fut fait prisonnier, et mourut à Azincourt (Froissart, éd. Kervyn, xxi, 507-8).

2. *Chronique du bon duc*,... p. 224-6.

pape Clément VII la permission de combattre les infidèles, et les indulgences ordinaires pour les croisés. Il était ensuite retourné à Paris avec le roi, pour y prendre les dispositions indispensables et notamment des arrangements financiers que nécessitait un patrimoine assez étroit à la veille d'une dispendieuse expédition¹. De là il avait gagné le Bourbonnais, avait « ordonné les affaires de son pays », et commis le sire de Norris² au gouvernement de ses terres pendant son absence. Accompagné de quelques grands seigneurs, il s'était ensuite acheminé vers Turin, où il séjourna du 17 au 19 mai, et dix jours avant la date fixée il était à Marseille pour organiser son armée³. Sa suite, composée du sire de Coucy⁴, des comtes d'Eu⁵ et d'Harcourt⁶ et de l'amiral Jean de Vienne⁷, fut logée dans la ville par les soins des fourriers du duc, en attendant que la concentration fût complète et que le départ pût avoir lieu. Les contingents français, — chose rare à cette

1. Les 18 et 26 mars 1390 le duc de Touraine prête au duc de Bourbon deux mille florins pour le voyage de Barbarie (Huillard-Bréholles. *Titres de Bourbon*, II, n° 3790). Le duc de Bourbon vendit pour douze mille livres son hôtel de Paris, rue de la Harpe (Loray. *Jean de Vienne*, p. 243).

2. Pierre de Norris, chevalier nivernais, était entré en 1382 au service du duc de Bourbon, qui l'avait chargé de l'administration financière de ses domaines. Il sut gagner dans ces fonctions, par la sagesse des mesures qu'il prit, l'absolue confiance de son maître, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir maintenu en bon état les finances du duc (*Chronique du bon duc*..., passim).

3. F. Sarraceno, *Regesto dei principi di casa d'Acuja*, dans Miscellanea di storia italiana, XX, 186; — *Chronique du bon duc*..., p. 223-4 et 226.

4. Enguerrand VII, sire de Coucy, l'un des plus illustres guerriers du XIV^e siècle. Sa carrière militaire et diplomatique fut des plus remplies. Nous aurons, dans le cours de ce travail, maintes fois occasion de rencontrer ce personnage. M. Mazas (*Vies des grands capitaines français*, 3^e édit., IV, 421) affirme, sans donner les preuves de son assertion, qu'il s'agit ici de Raoul et non d'Enguerrand de Coucy.

5. Voir plus haut sur ce personnage, p. 164.

6. Jean VII d'Harcourt, fils de Jean VI et de Catherine de Bourbon, était cousin du roi de France qui l'arma chevalier le jour du sacre (4 nov. 1380), et neveu du duc Louis II, sous les ordres duquel il avait servi avant de l'accompagner en Afrique. Il fut fait prisonnier à Azincourt et mourut en 1452. Il avait épousé Marguerite d'Alençon. (Froissart, éd. Kervyn, XIX, 515.)

7. Voir plus haut sur ce personnage, p. 145.

époque, — avaient traversé la France sans donner lieu aux plaintes que soulevait généralement le passage des gens de guerre; ils avaient payé comptant leurs dépenses¹. Pendant que les chevaliers affluaient dans la ville, le duc, par prévoyance, complétait ses approvisionnements de vin, de viandes salées et de volailles pour les malades, craignant que ces détails eussent été négligés par les Génois. L'embarquement, grâce aux excellentes mesures prises par le chef de la croisade, s'effectua avec le plus grand ordre. Le duc et les barons entrèrent « es souverains estaiges et chasteaux des « nefes et galées », les chevaliers, les hommes d'armes, les sergents et les arbalétriers prirent les places qui leur avaient été assignées, « chascun trouva son lougeis fait et prest pour « aller en la mer », et la flotte put mettre à la voile à l'époque primitivement indiquée par le duc².

L'événement n'avait pas justifié les appréhensions de Charles VI; le recrutement des combattants avait été facile: de toutes parts on s'était disputé l'honneur de prendre part à la croisade. Tout ce que la chevalerie comptait d'illustrations, en France et dans les pays voisins, se groupa autour du duc de Bourbon. La Gascogne était représentée par le soudic de la Trau « ung des vaillans chevaliers du monde », accompagné de dix gentilshommes³, par les sires de Castillon⁴ et d'Albret⁵; le Béarn par le bâtard de Foix avec une suite

1. J. Juvénal des Ursins, II, 383.

2. *Chronique du bon duc*..., p. 227-9.

3. Le soudic de l'Estrau, ou mieux de la Trau, est un des personnages les plus remarquables de l'histoire de Gascogne au XIV^e siècle. La Trau est une seigneurie du Bazadais (Gironde, arr. Bazas, cant. Villandraut, com. Préchac). Le soudic était seigneur de Préchac; il servit en 1364 en Bourgogne sous les ordres du duc Philippe, et dans l'armée de Du Guesclin. Comme sire de Didonne (Charente-Inférieure, arr. Saintes, cant. Saujon) il faisait hommage en 1366 au prince d'Aquitaine, tandis qu'en 1364 et 1365 il rendait hommage à Charles V pour le château de Beauvoir, sis en la sénéchaussée de Toulouse (V. Froissart, éd. Luce, VI, p. LI, note 4).

4. La *Chronique du bon duc* l'appelle le sire de Castillon entre deux mers. Il y a deux vicomtés de Castillon près de Bordeaux, l'une sur la Gironde, l'autre sur la Dordogne, mais aucune n'est dans l'Entre-deux-mers.

5. La sirie d'Albret était située entre la Chalosse et le Bazadais. Charles I d'Albret, celui dont il est ici question, fut cométable de France en 1402; il mourut à Azincourt en 1415.

nombreuse¹; l'Aragon par le vicomte de Rodes², le sire de la Saigne³ et Ortingo d'Ortenye⁴; la Bretagne et la Normandie par un grand nombre de chevaliers, parmi lesquels le sire d'Harcourt⁵, le maréchal d'Eu⁶, Sainte-Sévère⁷, et le sire de Graville⁸ qu'accompagnaient trente hommes d'armes; la

1. Jean, dit Yvain de Béarn, bâtard de Gaston III Phébus. Il mourut brûlé en janvier 1393, à la suite de la mascarade des sauvages donnée à la cour, et fut enterré aux Chartreux (Froissart, éd. Kervyn, XXI, 284).

2. Le frère du vicomte de Rhodes, Pons Périlleux, fut pris par le sire de Beaumanoir dans une embuscade près de Moncontour (Côtes du Nord) en 1387 (*Chronique du bon duc...*, p. 241).

3. Il s'agit probablement de G. de Seignes, chef de compagnie, qui opérait en Provence en 1385 et 1386. — On avait dès 1385 (25, 28 octobre) agité et décidé dans les conseils du pape d'Avignon et de la reine Marie d'Anjou, la question d'acheter sa retraite. Celle-ci et celle d'un aventurier gascon, Perrofin de Termes, fut décidée (7 juillet 1386), pour un délai de six mois, moyennant quatre mille florins. En août 1386, G. de Seignes rendit hommage au roi Louis II et à la reine Marie, sa mère, pour trois châteaux qu'il avait en Provence (Bibl. nat., franç. 5015, f. 91 rev^o, 129 v^o et 137 v^o).

En tout cas, il ne saurait être question ici de Chiquot de la Saigne, dont parle souvent la *Chronique du bon duc*: celui-ci s'appelle Bernardon, dit *Chiquot*, de la Salle, et n'a pas pris part à l'expédition du duc de Bourbon (renseignements communiqués par M. P. Durrieu. Voir l'ouvrage de ce dernier. *Les Gascons en Italie*, dans Revue de Gascogne, XXVI, 9).

4. Bernardon, dit *Chiquot*, de la Salle, homme d'armes anglo-gascon, avait, de concert avec Ortingo de la Salle (appelé aussi d'Ortenye), chef de bande comme lui, combattu au Pont Saint Esprit (1360), à la Charité sur Loire (1363), en Espagne (1367), en Champagne (1368), surpris et arrêté la duchesse de Bourbon au château de Belleperche en août 1369; mais il ne put défendre la tour de Brou dans laquelle la duchesse avait été transférée, et dut la rendre à la fin d'août 1372. Il était probablement parent d'Ortingo (*Chronique du bon duc...*, passim; — P. Durrieu, *Les Gascons en Italie*, dans Rev. de Gascogne, XXVI, 9).

5. Voir plus haut, page 172.

6. Guillaume d'Eu, sénéchal du comté d'Eu, fils d'Eustache de la Chaussée. Il prit part à la croisade de Nicopolis en 1396 (Lebeuf, *La ville d'Eu*, p. 178).

7. Louis de Brosse, seigneur de Boussac et de Sainte Sévère, fils de Louis de Brosse, tué à la bataille de Poitiers en 1356, et de Constance de la Tour, se distingua sous Charles V et Charles VI. Il mourut à Gênes, au retour de l'expédition, comme le lecteur le verra plus bas, le 8 oct. 1390. Son corps fut rapporté dans l'église de S. Martin d'Ilurriel (P. Anselme, v, 571).

8. Guillaume de Graville était fils de Jean de Graville et de Marie de Léon, et ne doit pas être confondu avec Guy de Graville, armé chevalier à Rosbecque (Froissart, éd. Kervyn, XXI, 431).

Lorraine par Philippe de Bar¹; la Touraine par Ingelger d'Amboise². Couci³ et le comte d'Eu⁴ « nouvellement venu d'outre mer » amenèrent deux cents hommes d'armes. Le seigneur de Saint Georges⁵, avec vingt-cinq gentilshommes. l'amiral Jean de Vienne⁶, plusieurs membres de la maison de la Trémoille⁷, étaient à la tête de la noblesse de Bourgogne. La Picardie, la Flandre et le Hainaut avaient envoyé un important contingent, au milieu duquel on distinguait le comte d'Ostrevant⁸, les sires de Ligne⁹, d'Havré¹⁰, d'Antoing¹¹.

1. Second fils de Robert de Bar et de Marie de France, épousa Yolande d'Enghien-Conversan. En 1390, il reçut du roi un don de deux mille francs en récompense de ses services. Il mourut à la journée de Nicopolis en 1396. (Froissart, éd. Kervyn, XX, 251).

2. Froissart l'appelle (éd. Kervyn, XIV, 225) *Engorgiô* ou *Engorget*. Il s'agit d'Ingelger, seigneur de Roche-corbon, fils d'Ingelger dit le Grand, seigneur d'Amboise, etc. Il épousa Jeanne de Craon, et ne fut jamais seigneur d'Amboise; mais son fils Louis succéda à Pierre II, frère d'Ingelger, dans la seigneurie d'Amboise.

3. Voir plus haut, p. 172.

4. Voir plus haut, p. 164-5.

5. Il s'agit de Guillaume de Vienne, fils de Hugues de Vienne et de Gillette de Longwy; il épousa Huguette de Sainte Croix, et prit part, après son retour de Barbarie, à l'expédition de Nicopolis (Froissart, éd. Kervyn, XXIII, 67).

6. Voir plus haut, p. 145 et 172. Il appartenait à la même maison que le sire de Saint Georges (Froissart, éd. Kervyn, XXIII, 67).

7. On compte trois représentants de la famille de la Trémoille à la croisade de Barbarie: 1^o Guy, seigneur de Sully, fils de Guy et de Radegonde Guenaud, garde de l'oriflamme en 1383, qui épousa vers 1382 Marie, fille de Louis de Sully, et mourut à Rhodes, au retour de l'expédition de Nicopolis; 2^o Guillaume, frère cadet du précédent, seigneur de Husson. Il fut armé chevalier à la bataille de Rosbecque (1382) et prit part à l'expédition de Nicopolis; 3^o Jean, sire de Jonville, fils de Guy, épousa Jacqueline d'Amboise et mourut vers 1449. Il ne fit pas partie, à l'origine, du voyage de Barbarie, mais conduisit des renforts au duc de Bourbon au cours de la campagne (Froissart, éd. Kervyn, XXIII, 211-3; — Sainte Marthe, *Histoire généalogique de la maison de la Trémoille* (1668, in-42), p. 113).

8. Guillaume de Hainaut, fils aîné du duc Albert de Bavière.

9. Jean de Ligne, fils de Guillaume de Ligne et de Berthe de Schleiden, mari d'Eustache de Barbançon, mourut en 1442 (Froissart, éd. Kervyn, XXI, 105).

10. Gérard II, fils de Gérard d'Enghien, seigneur d'Havré. Pendant la guerre de Frise (1396) il avait cinquante-huit lances sous ses ordres, dont dix chevaliers. Il épousa Marguerite de Marbaix (Froissart, éd. Kervyn, XXI, 532-3).

11. Henri de Melun, dit d'Antoing, second fils de Hugues et de Mar-

L'Angleterre n'était pas restée indifférente à l'enthousiasme général : sous la conduite du bâtard de Lancastre¹, ses guerriers les plus fameux, Clifford², Climbo³, Neufville⁴, Cornouaille⁵, avaient traversé la France de Calais à Marseille pour se joindre à l'expédition, au nombre de vingt-cinq gentilshommes et de cent archers. Quant aux vassaux du duc de Bourbon, tous avaient répondu à l'appel de leur suzerain. Enfin, au dernier moment, nombre de chevaliers, dont la venue n'était pas annoncée, avaient rejoint les

guerite de Picquigny, mari de Jeanne de Werchin. En 1373, il commandait à vingt et un chevaliers, quatre-vingt-neuf écuyers et cent vingt hommes d'armes. Il était à l'ost de Bourbourg (sept. 1383), guerroya en Poitou (1383), fut envoyé à Gravelines et à Dunkerque en 1384 (Froissart, éd. Kervyn, xx, 97-8).

1. John Beaufort, comte de Derby, fils bâtard du duc de Lancastre. Quelques historiens anglais, Hayward (*Hist. de Henri IV*, p. 30-1), Rawdon Brown (*Venetian state papers*, dans la coll. des *Calendars of state papers* (Londres, 1864), t. lxxxii) ont dit, d'après le témoignage des chroniques de Saint Denis, que le comte de Derby (Bolingbroke, plus tard Henri iv) prit part à l'expédition de Barbarie avec trois cents chevaliers. C'est une erreur. Derby assista aux joûtes de S. Ingelbert près de Boulogne (mars-mai 1390) : il y joûta le 20 avril, et dut quitter Calais vers le 6 mai. C'est, en effet, à cette date que commence le compte du trésorier du voyage de Prusse. En quittant Calais, Derby alla combattre avec les Teutoniques dans la marche de Prusse; il revint à Bolingbroke le 30 avril 1391. De là il fit le pèlerinage des Lieux Saints, et revint à Venise le 18 nov. 1392; mais il est impossible de confondre ce voyage avec le voyage de Barbarie, antérieur d'un an au pèlerinage en Orient (Baron Pichon, *Partie inédite des chroniques de S. Denis*, Paris, 1864, in-8°, p. 73. — Londres, Record office, *Inchy of Lancaster accounts*, class. 28, bundle 1, n° 6. — Cf. *Monatsbericht der K. Pr. Ak. der Wissenschaften zu Berlin* (1857), 406-17).

2. Louis de Clifford, « un moult appert et vaillant chevalier d'Angleterre », frère de Thomas de Clifford, appelé aussi Ralph, lord Nevill; il était cousin germain de Jean Chandos et mourut en 1406. V. sur ce personnage Dugdale's *Baronage*, t. 1, 297.

3. Probablement sir John of Clinton (1326-97), neveu et héritier de Guillaume, comte d'Huntingdon.

4. Il semble que ce personnage soit le même que Clifford. Voir plus haut la note 2.

5. Probablement sir John Cornwall, chevalier. Il faisait partie de la suite du duc de Lancastre et du roi de Castille en 1388. Il reçut en 1400 du roi Richard II le manoir de Chipping Morton; il épousa en 1402 Elisabeth de Lancastre, comtesse de Huntingdon. (Londres, Record office, *Gascon Rolls* II Ric. II, m. 5; *Pat. rolls* 22 Ric. II, part. 3, m. 52; et 2 Hen. IV, part. 3, m. 4; — Rymer, *Fœdera* VII, 583).

croisés : parmi eux Béraud, comte dauphin d'Auvergne¹, le vicomte d'Uzès², et maint autre. L'élan avait été universel³.

Il est assez difficile de déterminer l'effectif des croisés; malgré le témoignage de Froissart, qui fixe à quatorze cents le chiffre total des chevaliers et écuyers, il est probable que le nombre de quinze cents chevaliers, auquel Charles VI avait limité les troupes françaises, fut facilement atteint; il convient d'y ajouter les combattants étrangers pour lesquels nous n'avons aucune base d'évaluation. Les Génois fournirent mille arbalétriers et les équipages des navires, au total environ quatre mille combattants; d'après un chroniqueur contemporain, ils levèrent, en outre, un contingent de deux mille hommes d'armes. Quoi qu'il en soit, l'expédition était numériquement considérable, et pouvait espérer de sérieux avantages sur les Musulmans⁴.

Le commandement de la flotte avait été attribué à Jean Centurione d'Oltramarino, un Génois, parent du doge Adorno. D'une ancienne famille, dont un représentant s'était illustré dès le XIII^e siècle au service de la république, l'amiral avait rempli d'importantes fonctions politiques et commerciales dans sa patrie; en 1388, il avait pris part à la conquête de l'île de Gerbi, et son rôle dans cette campagne l'avait désigné au choix des Génois comme chef de la flotte coalisée. Les opérations maritimes lui furent dévolues, tandis que le

1. Béraud II, fils de Béraud I et de Marie de Villemur. Froissart l'appelle « le gentil conte dauphin ». C'était un de ses protecteurs, et il ne manque aucune occasion de raconter avec détail les prouesses de ce personnage (Froissart, éd. Kervyn, xx, 212-4).

2. Alzias, vicomte d'Uzès, mari de Dauphine de la Roche.

3. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 155-6 et 224-5; — *Chronique du bon duc...*, p. 222 et 227; — *Chronique des quatre premiers Valois*, p. 314-5; — *Religieux de Saint Denis*, t. 1, 652-3. Voir aux pièces justificatives (n° IV) la liste des chevaliers qui prirent part à la croisade.

4. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 157; — *Chronique du bon duc...*, p. 222-3; — J. Juvénal des Ursins, II, 383. — *Le Religieux de Saint Denis* (t. 1, 652-3), dont les évaluations sont généralement exagérées, parle, en outre, de deux mille hommes d'armes fournis par Gènes. M. Mazas (*Vie des grands capitaines*, III, 120-1) donne les chiffres suivants : deux mille chevaliers à bannière ou à pennon, sept mille écuyers, cinq mille gros varlets armés à la légère, trois mille gens de trait, la plupart Gascons; en tout dix-sept mille hommes. Nous ignorons les témoignages qui ont servi de base à ce calcul.

duc de Bourbon restait chargé de la conduite des opérations militaires¹.

Centurione était à la tête d'un armement maritime considérable; les sources génoises l'évaluent à quarante galères et à vingt vaisseaux de transport; le chroniqueur du duc de Bourbon à vingt-deux galères et dix-huit nefes « tant de guerre et de cours². » Au milieu des exagérations d'autres témoignages d'origine française³, ce dernier chiffre, émané d'un témoin oculaire qui n'avait aucun intérêt à s'écarter de la vérité, semble devoir être préféré à celui des auteurs génois, naturellement enclins à l'exagération en cette circonstance.

« Grant beaulté et grant plaisance fut à veoir l'ordonnance « du departement »; c'étaient de toutes parts bannières, pennons et « escus armoïés... qui venteloient au vent et « resplendissoient au soleil ». Au moment où les ancores furent levées, on entendit sur les bâtiments les « trompettes « et clarons retentir et bondir, et autres menestrels faire « leur mestier de pipes et de chalemelles et de naquaires. » Toute la mer résonnait du son des instruments; la flotte traversa la rade et attendit le jour avant de prendre le large⁴.

Elle se dirigea vers Gênes en longeant les côtes de Provence et de Ligurie; le troisième jour elle relâchait à Porto Fino, tandis que le duc de Bourbon, avec une suite de

1. Gjustiniani, II, 163; — Stella, (Muratori, XVI, 1128-9); — U. Foglietta, éd. de 1585, f. 165; — J. Juvénal des Ursins, II, 384. — En 1241, Guillaume Ultramarino, beau-père de Jean Ursino, était capitaine de cent hommes d'armes. Jean Centurione était fils de Raphaël Centurione; son nom figure dans des actes de 1370 et 1377; à partir de 1380, il est intimement mêlé aux affaires de la république génoise et jusqu'à sa mort, survenue après 1413, Jean Centurione occupa dans sa patrie une situation exceptionnelle. Nous aurons, dans le cours de ce travail, occasion de rencontrer plusieurs fois le nom de ce personnage considérable (Renseignements communiqués par M. l'avocat C. Desimoni).

2. Gjustiniani, II, 163; — Stella, (Muratori, XVII, 128-9); — U. Foglietta, éd. de 1585, f. 165; — *Chronique du bon duc...*, p. 229.

3. Le *Religieux de Saint Denis* parle (I, 652-3) de quatre-vingts vaisseaux. Froissart (éd. Kervyn, XIV, 157) indique le chiffre de cent vingt galères, deux cents vaisseaux et cent vaisseaux d'approvisionnement.

4. Froissart, éd. Kervyn, XIV, 157.

quelques seigneurs, descendait à terre et entra à Gênes, « grandement reçu et festoïé du peuple ». Mais sans s'arrêter dans la ville, après une visite au doge, il regagna sa galère, et l'on remit à la voile à destination de Porte Venere. De ce point l'expédition mit le cap au sud vers l'Afrique, passant entre la Corse et les îles de Gorgona¹ et d'Elbe, et longeant la côte orientale de la Sardaigne; elle se ravitailla à la Guillastré², à Cagliari (*Chastel à Caillé*), et à la Mousière. Mais la traversée avait été si rude et si périlleuse qu'au premier enthousiasme avait succédé le découragement, et que plus d'un des croisés aspirait à regagner sa patrie. Il fallut toute l'autorité du duc de Bourbon pour empêcher les défections. Quand les Chrétiens quittèrent la Sardaigne, ils n'étaient pas à la fin des dangers. En traversant le gouffre du Lion, endroit redouté des navigateurs du moyen âge, la flotte courut le risque de se perdre. Une tempête, qui dura un jour et une nuit, la mit en péril, « et n'y avoit si sage patron « ni maronnier qui y sceut mettre ni donner conseil, fors que « attendre la volonté de Dieu et l'aventure. » Quand la mer et le vent furent apaisés, les capitaines des navires cherchèrent à gagner l'île de Conigliera, qui n'était qu'à seize lieues d'Africa; c'est là qu'en prévision des gros temps, rendez-vous avait été donné aux vaisseaux; le duc y relâcha pendant neuf jours, attendant que les galères égarées ralliassent le gros de la flotte³.

C'est pendant ce délai que le plan de campagne fut définitivement arrêté. Les chefs de l'expédition, réunis en conseil, résolurent de prendre terre devant Africa et de s'emparer de la place. Nous avons déjà montré plus haut l'importance stratégique de cette position et les conséquences que devait entraîner sa chute; avec elle les princes africains perdaient le meilleur port de la côte barbaresque, un refuge pour leurs corsaires et la seule ville capable de couvrir leurs états.

1. Ilot de la mer de Toscane, un peu au sud du parallèle de Livourne.

2. Aujourd'hui Ogliastro, petite île près de la côte est de Sardaigne.

3. Froissart, éd. Kervyn, XIV, 158-9; — *Chronique du bon duc...*, p. 229; — J. Juvénal des Ursins, II, 384; — *Religieux de Saint Denis*, II, 654-7. — *La Chronique du bon duc* ne parle aucunement des gros temps que l'expédition eut à supporter.

Africa était « malement forte », et défiait un coup de main ; pour la conquérir un siège était indispensable. Elle présentait par sa configuration la forme d'un arc, « le plus large devers « la mer » : les murailles de l'enceinte étaient élevées, les tours « dru semées » et, « au bec du havre » une grosse tour, armée de bricoles qui lançaient de grands carreaux, dominait l'entrée du port¹. Le duc de Bourbon, dans la prévision d'une sérieuse résistance, ordonna son armée en trois corps. L'avant-garde, composée de huit cents hommes d'armes et de cent arbalétriers génois, fut mise sous les ordres de Coucy et d'Eu ; le duc se réserva le commandement du corps principal, formé des gens de son hôtel et de ses feudataires ; à l'arrière-garde les contingents anglais, gascons et génois devaient obéir au soudic de la Trau, au sire de Castillon, et au comte dauphin d'Auvergne². On régla ensuite l'ordre de débarquement d'après l'avis des Génois, marins fort expérimentés et connaissant parfaitement les côtes de Barbarie. Il fut décidé que, pour entrer dans le port d'Africa, on mettrait en première ligne les plus petits vaisseaux armés, les brigantins, qu'avant d'y pénétrer on se tiendrait immobile pendant une journée, et que le lendemain on se logerait le plus près possible de la ville afin d'opérer le débarquement hors de portée des projectiles lancés par la grosse tour, et sous la protection des arbalétriers génois « lesquels seront toujours « prêts aux defenses et aux escarmuches³ ».

Ces mesures prises, la flotte quitta Conigliera ; la tempête était calmée, l'air était « coi, clair, séry et attrempé », les matelots faisaient force de rames, la mer « se fendoit et « bruissait à l'encontre d'eulx, et se montrait par saublant

1. Froissart (éd. Kervyn, XIV, 152 et 216-7) compare la ville à Calais, tant au point de vue de la configuration topographique que comme clef du pays, car elle est « clef et retour des Barbarins et de ceulx du « royaume d'Auffrique et du royaume de Bougie et de Thunes et des « royaumes ineredules de par delà ». — La bricole était une machine de guerre à fléau et à contrepoids, analogue au trébuchet. V. Gay (*Gloss. arch.*, 217).

2. *Chronique du bon duc*... p. 229-30. — Juvénal des Ursins (II, 384) et le *Religieux de Saint Denis* (I, 658-9) disent à tort que les Anglais débarquèrent les premiers. L'ordre de marche fixé par le duc rend cette assertion inadmissible.

3. Froissart, éd. Kervyn, XIV, 212-3.

« qu'elle avoit grand désir que les Crestiens venissent devant « Auffrique ». On arriva en vue de la ville « environ heure de « basse nonne ». L'ennemi, de son côté, était prévenu et sur ses gardes, mais l'importance de l'expédition l'étonna ; il ne s'attendait pas à une pareille concentration de forces. Cependant, confiant dans les murailles de la place, il s'appréta sans crainte à soutenir le choc des Chrétiens. Ceux-ci, fidèles au plan convenu, arrivés vers le soir à environ une lieue de la terre, jettèrent l'ancre à l'entrée du port jusqu'au lendemain.

Pendant la nuit les Sarrasins tinrent conseil : les uns voulaient s'opposer au débarquement, les autres proposaient de n'y pas mettre obstacle et de réserver toutes leurs ressources pour défendre la ville. L'armée chrétienne, disaient-ils, est nombreuse, composée de guerriers d'élite, et les troupes musulmanes ne peuvent résister à l'armement des arbalétriers génois. Mieux vaut donc ne rien tenter contre l'ennemi et se retirer dans la place ; elle est en état de résister à un assaut : le temps et le climat se chargeront d'affaiblir les assaillants¹. Ce dernier avis prévalut, et on laissa le champ libre aux croisés. Le lendemain (22 juillet 1390), les vaisseaux légers de la flotte pénétrèrent sans encombre dans le port, malgré les projectiles lancés par la grosse tour ; les galères suivirent en bon ordre ; leur tirant d'eau les empêchant d'atteindre le rivage, les troupes furent conduites à terre par des barques, et campées « à l'ordonnance de leurs mareschaulx² ».

Le chroniqueur nous a conservé le souvenir du campement des croisés autour de la ville : au centre, la tente du duc de Bourbon, surmontée de sa devise et de sa bannière. Cette der-

1. Froissart (éd. Kervyn, XIV, 218-20) met l'avis de résister aux Chrétiens dans la bouche d'un Sarrasin appelé Madifer, et l'avis contraire dans celle de Belluis, sire de Maldages. Il est difficile de dire si ces noms sont historiques, ou s'ils ont servi seulement au chroniqueur à personnifier son récit.

2. Froissart (éd. Kervyn, XIV, 223) se trompe en disant que le débarquement eut lieu le *mercredi*. En 1390, la sainte Madeleine tombait un *vendredi*. (*Chronique du bon duc*... p. 230.) — Le *Religieux de Saint Denis* (I, 658-61) et Juvénal des Ursins (II, 384), Giustiniani (II, 168) et U. Foglieta (I, 165) ont, à tort, raconté que le débarquement se fit au prix d'un combat acharné, dont l'honneur revint principalement aux archers anglais.

nière était aux armes de France pleines, sur lesquelles se détachait en blanc, au centre, une image de la Vierge, assise et ayant à ses pieds l'écu de Bourbon; elle servait de signe de ralliement à toute l'armée. A droite et à gauche étaient dressées les tentes des chevaliers, chacune portait la bannière ou le pennon aux couleurs de celui à qui elle appartenait; toutes faisaient front aux murailles; les arbalétriers occupaient les deux extrémités de la ligne et couvraient, vu leur nombre, une assez grande étendue de terrain; ils « enclouoient » les seigneurs dans leur campement. Quant aux approvisionnements, ils provenaient des bâtiments de transport, et c'était un va-et-vient continu de barques entre les galères et le camp pour assurer les subsistances des troupes¹.

Le duc de Bourbon avait lieu de s'applaudir du début de la campagne; personne, en effet, n'eût osé se flatter que le débarquement s'effectuerait sans combat, sous les murs d'une place défendue par une garnison nombreuse, dans un pays où trois rois sarrasins tenaient la campagne avec des forces considérables. On a peine à comprendre le motif qui dicta la conduite des Musulmans si, comme le disent les chroniqueurs, plusieurs milliers de combattants étaient enfermés dans Africa².

Toujours est-il que ceux-ci restèrent deux jours à observer les mouvements des Chrétiens sans oser les inquiéter; ce répit fut mis à profit pour consolider l'assiette du camp et investir la place. Du côté de la mer, la flotte génoise fut chargée du blocus; une seule porte mettait la ville en communication avec la plage. Du côté de la terre, l'armée surveilla les trois portes qui donnaient sur la campagne.

Le troisième jour, vers le soir, au moment où les croisés soupaient, l'ennemi, remarquant peu de mouvement dans leur camp, profita de cette circonstance pour faire une sortie. Henry d'Antoing³ était de garde avec mille arbalétriers génois et deux cents hommes d'armes, composant

1. Froissart (éd. Kervyn, XIV, 224-6) donne la description des principaux seigneurs, de leurs tentes et de leurs bannières.

2. Douze mille d'après la *Chronique du bon duc* (p. 230); six mille d'après le *Religieux de Saint Denis* (I, 656-7); deux mille seulement d'après Juvénal des Ursins (II, 384); mais ces deux dernières autorités sont sujettes à caution.

3. Voir plus haut, p. 175.

pour la plupart l'hôtel du duc: les sires de l'Espinasse¹, de Châtel-Montagne² et de saint Priest³, Blain Loup, maréchal de Bourbonnais⁴, messire le Barrois⁵ faisaient partie de ce contingent; ils étaient comme le bailli de Bourbonnais, Tachon de Gléné⁶, comme Robert de Damas⁷, garde du pennon ducal, comme Renaud de Bressolles⁸, comme l'écuyer Gauvain Michaille⁹, pour ne citer que quelques noms, les serviteurs les plus fidèles de Louis de Bourbon, ses compagnons

1. Philibert de l'Espinasse fut un des quatre chevaliers nommés par le duc de Bourbon lors de la création du conseil de Bourbonnais (vers 1368). Il prit part au combat de la barrière amoureuse, près de Plancy, en 1374. (*Chronique du bon duc...*, passim.)

2. Guillaume de Châtel-Montagne fut compris dans la première promotion des chevaliers de l'Ecu d'or, créés par le duc de Bourbon.

3. Il avait pris part, avec le duc de Bourbon, à l'expédition de Flandre et à la bataille de Rosbecque en 1382. (*Chronique du bon duc...*, p. 169-72).

4. Blain Loup, sire de Beauvoir. Froissart l'appelle le *Lowart*. Il assista à la bataille de Rosbecque (1382), à la campagne de Guyenne (1385), à la prise de Taillebourg et de Verteuil (1385) où il se distingua. Il resta en Poitou, tandis que le duc retournait à Paris avec une partie de ses forces. Nous le retrouvons à l'Ecluse au moment du projet avorté de descente en Angleterre (1386) et à l'assaut de Brassempoung en Bordelais (*Chronique du bon duc...*, passim).

5. Partout où le duc de Bourbon porta les armes, le Barrois l'accompagna: à Brive la Gaillarde (1374), à la Roche Senadoire (1375), à Rosbecque (1382), à Paris, au retour de la campagne de Flandre, à l'Ecluse et en Espagne (1386). Il défendit, avec Châteaumorand son cousin, Nantes contre les Anglais (1380-1381), prit part avec lui aux joûtes de Vaumes (1381) et à l'expédition de Bretagne (1387), commandée par le connétable de Clisson. (*Chronique du bon duc...*, passim.) En 1408, il conduisit des renforts à Gènes au maréchal Boucicaut, toujours en compagnie de Châteaumorand. C'était, avec ce dernier, un des serviteurs les plus aimés de Louis II.

6. « Pour ses bonnes coutumes on l'appela le bon bailli de Bour-
« bonnois », dit la *Chronique du bon duc*. Ce fut également un vaillant homme de guerre; il était écuyer lors des campagnes de Flandre (1382) et de Guyenne (1385), dans lesquelles il se distingua. (*Chronique du bon duc...*, passim.)

7. A l'expédition de Flandre (1382) et à Verteuil (campagne de Guyenne, 1385) il se signala par sa bravoure; il remplaça Jean de Châteaumorand dans la charge de porte-bannière du duc (*Chronique du bon duc...*, passim).

8. Ce personnage fit les mêmes campagnes que Robert de Damas.

9. Gauvain Michaille prit part à l'expédition d'Auvergne (1375). En 1379, il fit partie de l'escorte que le duc de Bourbon donna à Du

d'armes les plus dévoués. A côté d'eux se tenaient le sire de Chastellus¹, et ses deux fils Guichard et Jean de Châteaumorand; ce dernier joua, tant en Barbarie que par la suite en Orient, un rôle si considérable qu'il n'est pas hors de propos de rappeler en quelques lignes les débuts militaires de ce jeune chevalier.

Châteaumorand, né vers 1355, avait fait, sous le maréchal de Sancerre, ses premières armes en Berry (vers 1371). Partout où les hasards de la vie militaire avaient conduit le duc de Bourbon, il l'avait suivi comme écuyer portant le pennon ducal. Nous le voyons assister au siège de Sainte-Sévère (1372), à la barrière amoureuse près de Plancy (1374), se distinguer à l'assaut de Brive la Gaillarde², à Tracros en

Guesclin lorsque celui-ci traversa le Bourbonnais se dirigeant vers l'Espagne; plus tard il combattit constamment aux côtés des chevaliers dont il était le compagnon devant les murs d'Africa. Il fut grièvement blessé à l'assaut de Sion en Valais en 1386. En 1400 (10 janv. n. s.) il reçut un don de cent francs du duc d'Orléans. (*Chronique du bon duc...*, passim, Bibl. nat., franc. nouv. acq. 3639, pièce 346).

1. Hugues de Chastellus, sire de Châteaumorand, fut le dernier à porter ce nom; sa famille, à la fois vassale des comtes de Forez et des ducs de Bourbon, se distingua par sa fidélité inébranlable à ces derniers. La première promotion des chevaliers de l'Écu d'or créés par Louis II la récompensa. Quand le duc revint de captivité, Hugues l'aïda à reprendre les châteaux du Bourbonnais occupés par les Anglais (1367-8), le suivit en Espagne (1376), à la campagne de Flandre, assista avec ses fils à la bataille de Rosbecque (1382), et fit partie, ainsi que son second fils, des forces réunies à l'Écluse en 1386, en vue d'un projet de descente en Angleterre. De son mariage avec Marguerite de la Porte, il avait eu trois enfants, une fille Béatrice, et deux fils, Guichard et Jean, qui suivirent les traces de leur père. L'aîné, Guichard, fit, avec son frère, ses premières armes contre les Anglo-Gascons, sous le commandement du maréchal Louis de Sancerre, auquel le duc de Bourbon avait fourni un contingent de deux cents hommes d'armes pour tenir en respect la garnison anglaise de Sainte-Sévère (Indre, arr. La Châtre, chef-lieu de cant.). Dans une escarmouche soutenue par lui et son frère avec six autres gentilshommes, il fit prisonnier un aventurier anglais, Michelet la Guide, dont les exactions ruinaient les environs de Souvigny (Allier, arr. Moulins, chef-lieu de cant.). Quelques années plus tard, il entra le premier dans le château de Poitiers, pris par le duc de Bourbon dans la campagne de 1372 commandée par Du Guesclin. Il se distingua à Rosbecque, et mourut à Gênes au retour de la croisade de Barbarie (*Chronique du bon duc...*, passim).

2. Corrèze, chef-lieu d'arr.

Auvergne¹ et à la Roche Senadoire (1375)², accompagner en Espagne son suzerain la même année, et mener toujours la bannière de Bourbon au plus fort du péril. A partir du siège de Nantes (1380), il eut le commandement d'une compagnie de gens d'armes et la garde du pennon fut confiée à Robert de Damas. Le jour du sacre de Charles VI, au banquet solennel, Châteaumorand fut l'écuyer au giron duquel le roi tint ses pieds (4 novembre 1380), et cette fonction dut lui mériter la chevalerie « pour le honneur du sacre ».

S'il s'éloigna quelquefois du duc Louis, ce fut toujours de l'aveu de ce dernier, et pour prendre part à des expéditions dans lesquelles le nom de la France était engagé. C'est ainsi qu'il assista aux sièges de Châteauneuf-de-Randon et de Nantes en 1380, aux joutes de Vannes l'année suivante, et qu'il acheva la délivrance du Poitou commencée par le duc de Bourbon, en restant devant Courbier³, les Granges⁴ et Montvalent⁵ (1385). Fidèle à sa devise : « Quérir honneur par armes », le hardi chevalier ne laissait échapper aucune occasion de « bouter avant l'hostel dont il estoit sailli⁶ ».

Les Sarrasins s'étaient flattés de surprendre le camp chrétien; leur espoir fut déçu. A peine se furent-ils avancés que,

1. Puy de Dôme, arr. Clermont, cant. Rochefort, com. Gelles.
2. Puy de Dôme, arr. Clermont, cant. Rochefort.
3. Aujourd'hui Courbiac, Lot et Garonne, com. de Villeneuve sur Lot.
4. Lot et Garonne, arr. Agen, cant. Rayssas.
5. Aujourd'hui Moubalen, Lot et Garonne, arr. Agen, cant. Laroque-Timbaut.
6. Pour ce qui concerne Châteaumorand, voir la *Chronique du bon duc...* passim. — Seul héritier, par la mort de Hugues et de Guichard de Chastellus, des fiefs tant paternels que maternels, Jean de Châteaumorand hérita en même temps des exemples et de la vaillance de son père et de son frère. Diplomate et homme d'épée, il se distingua particulièrement dans les affaires d'Orient; son voyage en Barbarie fut la première étape faite dans cette voie; les suivantes se succédèrent sans interruption pendant une quinzaine d'années, et Châteaumorand mit au service de la cause chrétienne les qualités les plus solides. Écrivain, il composa la *Chronique du bon duc Loys de Bourbon*, recueillant dans cette œuvre, sans prétention littéraire, sans préoccupation de la vérité historique absolue, mais avec la plus entière bonne foi, ses souvenirs personnels relatifs à la vie de Louis II de Bourbon. Il avait été le serviteur le plus dévoué du prince; à ce titre sa chronique est une autorité de premier ordre en plus d'un cas; la croisade d'Afrique est de ce nombre.

vigoureusement accueillis par les croisés, ils durent battre en retraite après un combat d'escarmouche de deux heures, dans lequel le principal rôle fut joué par les arbalétriers et les armes de jet, « car oncques de près pour assamblar à la main de glaive ou d'espée ne se trouvèrent ne joignirent. » Cette affaire coûta aux infidèles trois cents hommes, et leur inspira une telle frayeur qu'ils restèrent trois semaines sans tenter de nouvelle sortie¹.

Pendant ce temps les rois de Tlemcen, de Bougie et de Tunis tenaient la campagne avec une armée que les sources chrétiennes évaluent à quarante ou soixante mille hommes²; quelque exagéré que puisse être ce chiffre, il est hors de doute qu'ils disposaient de forces considérables, composées des nomades et des populations de la côte³. Les Chrétiens apprirent bientôt qu'ils se proposaient de les attaquer dans leurs positions; pour parer à cette éventualité, il fut question de lever le siège: le duc dut combattre personnellement cet avis et faire comprendre aux croisés que, s'ils étaient venus en Afrique pour illustrer leur nom, ce n'était pas le moment « alors que honneur venist » de le perdre par une pareille conduite, et de faire « de leur honneur deshonneur ». Eu et Concy se prononcèrent dans le même sens. L'investissement continua; mais, par mesure de prudence, ordre fut donné d'entourer le campement de cordes, maintenues à quatre pieds au-dessus de terre par des pieux, et destinées à arrêter la cavalerie sarrasine. C'était un rempart bien léger, mais l'insouciance téméraire des Chrétiens le trouvait suffisant pour éloigner cette « canaille ». Cependant, à l'instigation des Génois, afin d'assurer la solidité de la nouvelle défense, on croisa entre les pieux les rames des galères; les archers étaient de la sorte mieux protégés contre le choc des chevaux et les coups de lances, et par suite leur tir devenait plus efficace. En outre une ordonnance réglementa la garde de cette « enclousure »; chaque capitaine de cent hommes

1. Froissart, éd. Kervyn, XIV, 228-9; — *Chronique du bon duc*... p. 231.

2. Juvénal des Ursins (II, 384) parle de quarante mille hommes; Froissart (éd. Kervyn, XIV, 228) de trente mille archers et dix mille cavaliers; la *Chronique du bon duc*... (p. 235) de soixante mille combattants.

3. Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, IV, 119, dit que cette armée était commandée par Abou Farès, fils du sultan, et par ses oncles.

d'armes eut mission de défendre, avec l'aide de cinquante arbalétriers, une étendue de vingt-cinq brasses. Le duc eut sous son commandement direct mille combattants et cinq cents arbalétriers, pour repousser les assiégés s'ils faisaient une sortie pendant l'attaque du camp par les rois maures¹.

Ces sages mesures prises, on attendit l'ennemi. « Viennent Sarrasins quand ils voudront », disaient les Chrétiens; nous sommes prêts à les recevoir. Ils vinrent, en effet, quelques jours après, « à tous leurs naquères, tambours, cimbales, « fresteaux et glais » présenter la bataille. Mais à la vue de mille hommes d'armes et de six cents arbalétriers que le duc de Bourbon fit sortir du camp, ils n'osèrent s'approcher à portée de trait; il fallut que les Chrétiens prissent l'offensive. Ceux-ci n'eurent pas de peine à repousser l'ennemi; la nuit arrêta la poursuite: le duc, craignant une sortie des assiégés, ne voulut pas profiter de ce premier succès, et l'affaire se réduisit à une escarmouche dans laquelle les infidèles perdirent une soixantaine de chevaux et une centaine d'hommes². Malgré leur supériorité numérique, les Musulmans n'osèrent jamais engager l'affaire à fond, et se bornèrent à s'établir solidement dans la plaine et sur la plage, à proximité du camp des croisés et de la place assiégée, et prirent « l'avantage derrière euls d'un hault bois » pour se protéger de toute surprise et garder libre leur ligne de retraite. Mais à défaut de bataille rangée, ils harcelèrent les croisés de fréquentes escarmouches³. Convaincus de l'infériorité de leur armement, ils s'avançaient à proximité du camp, lançaient quelques flèches et se repliaient de toute la vitesse de leurs chevaux; ces attaques, quoique peu meurtrières, tenaient sans relâche les chevaliers en éveil, et la présence d'une armée de secours les empêchait de pousser activement les opérations du siège en obligeant une partie de leurs forces à surveiller les mouvements de l'ennemi.

Les chroniqueurs nous ont conservé le souvenir des alertes qui se renouvelaient presque chaque jour; tantôt c'était un jeune chevalier maure, cavalier intrépide, revêtu d'une armure noire, coiffé d'un turban blanc, qui s'avançait jusqu'aux

1. *Chronique du bon duc*... p. 233-4.

2. *Chronique du bon duc*... p. 235-6.

3. Froissart, éd. Kervyn, XIV, 228.

lignes chrétiennes, lançait d'une main sûre ses javelots « empennés et enferrés, » et regagnait ses compagnons à bride abattue¹; tantôt, au milieu de la nuit, les Musulmans se dirigeaient en silence vers le camp chrétien, espérant le surprendre du côté opposé à celui où se tenaient le sire de Courcy² et Henry d'Antoing³, chargés du guet; mais un chien qui avait suivi les croisés, et qu'ils appelaient le chien Notre Dame, donnait l'alarme par ses aboiements, et la surprise échouait. L'imagination populaire avait transformé ce fait en légende, et l'on disait communément dans l'armée qu'à l'approche des Sarrasins apparut devant eux « une congrégation « de dames toutes blanches, et par especial une tout au premier « chief, qui sans comparoison estoit trop plus belle que toutes « les autres, et portoit devant elle un gonfanon tout blanc « et une croix vermeille par dedens ». Cette apparition de la Vierge avait mis en fuite les infidèles⁴. Ces escarmouches durèrent pendant quarante-deux jours. Coucy, Eu, le comte dauphin, les vicomtes d'Uzès et de Rodes, le sire de la Saigne, le soudic de Trau s'y distinguèrent tour à tour; Saint Georges et Gravelle firent des prodiges de valeur; l'honneur d'un autre engagement fut pour les chevaliers anglais; les Génois et leurs arbalétriers eurent aussi leur jour; chacun fit bravement son devoir et les armes chrétiennes se couvrirent de gloire⁵.

Cependant la situation respective des deux armées ne se modifiait pas. On s'observait de part et d'autre: les croisés, fatigués de l'attente toujours déçue d'une action générale, étaient prêts à accepter un combat restreint, dix contre dix ou vingt contre vingt. L'initiative d'une pareille proposition vint-elle des Chrétiens ou des infidèles? Les récits des chro-

1. Froissart (éd. Kervyn, xiv, 229) l'appelle Agadinquor d'Oliferne. Il attribue à l'amour que le hardi guerrier nourrissait pour Alsa, fille du roi de Tunis, la hardiesse de ces « appertises d'armes ». Mais on doit se tenir en garde contre la vérocité de cet amour, et l'exactitude des noms donnés par le chroniqueur. Froissart semble s'être plu à revêtir de couleurs poétiques un épisode dont le fond peut avoir été vrai.

2. C'était un chevalier normand.

3. Voir plus haut, p. 175 et 182.

4. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 234-5.

5. *Chronique du bon duc...*, p. 237-8.

niqueurs diffèrent sur ce point¹. Toujours est-il qu'une fois émise, l'idée fut accueillie avec empressement par les premiers, et qu'à l'insu du duc, non seulement dix chevaliers, mais toute l'armée se trouva, un certain jour, en armes, prête à accepter le combat contre les Musulmans. A la première nouvelle, Guillaume et Guy de la Trémoille², un écuyer du nom de Chiffrenal, le seigneur de Chim³, Hélon de Lignac⁴, deux chevaliers anglais, Jean Roussel⁵ et Jean Harpedane⁶, Alain Bude et Bochut s'étaient élancés pour répondre au défi de l'ennemi. A eux s'était joint le jeune Geoffroy Boucicaut⁷, second fils du premier maréchal Boucicaut; le sang de sa race bouillonnait en lui; personne ne témoignait plus d'acharnement à courir sus aux mécréants; et dans l'élan de son enthousiasme guerrier, il offrait d'accepter le champ clos, vingt

1. *La Chronique du bon duc...* (p. 242) attribue à Boucicaut le jeune le défi porté à l'ennemi; Froissart (éd. Kervyn, xiv, 241), généralement sujet à caution en ce qui touche l'expédition de Barbarie, raconte longuement, avec des détails évidemment fantaisistes, la provocation adressée par les Maures aux croisés. Il faut cependant remarquer qu'il donne sur l'arrivée au camp chrétien du parlementaire musulman, sur les personnages qui le reçurent et acceptèrent ses propositions sans en référer au duc de Bourbon, des renseignements si précis et si vraisemblables, qu'il y a lieu de tenir sérieusement compte d'un pareil récit.

2. Voir plus haut, p. 175.

3. Il faisait partie de la compagnie du sire de Coucy.

4. Appelé aussi Hélon de Neilhac, quatrième fils de Périchon de Neilhac, fut sénéchal de la Rochelle, conseiller et chambellan du roi, premier échanson en 1377. Il se signala à Rosbecq (1382). Les oncles du roi l'éloignèrent de la cour au moment où Charles vi fut pris de folie furieuse, pour avoir été le dernier à lui servir à boire. Il mourut avant 1398 (Froissart, éd. Kervyn, xxii, 280).

5. Ce personnage était probablement le fils aîné ou un des petits-fils de Thibaud Russell, qui vivait sous Edouard iii. Trois personnages, en effet, dans cette famille portent le prénom de Jean à cette époque.

6. Il fut créé sénéchal d'Aquitaine le 1 mars 1384; il avait épousé une Française.

7. Geoffroy le Meingre, dit Boucicaut, frère de Jean ii le Meingre, seigneur de Bridoré, d'Etableaux, de Saint-Luc, de Bulbone et de Roquebrune, naquit vers 1368. Il fut gouverneur du Dauphiné; on ignore la date de sa mort. Il épousa en premières noces Constance de Saluces, et en secondes noces Isabeau de Poitiers. (de Busserolle, *Dict. géogr., hist. et biogr. d'Indre et Loire*, t. 324). On a souvent confondu ce personnage avec son frère, et plusieurs historiens ont, à tort, affirmé la présence de Jean ii à l'expédition de Barbarie.

Chrétiens contre quarante Sarrasins¹. L'aventure parvint aussitôt à la connaissance du sire de Coucy, qui blâma vertement l'imprudente témérité des jeunes chevaliers. Il remontra qu'ils s'exposaient, en agissant « sans peser ni savourer « les choses », à croiser le fer avec des ribauds ou des valets, ou à se laisser attirer dans une embuscade ; qu'en pareille matière on devait suivre les voies ordinaires, et il se dirigea vers la tente du duc de Bourbon pour l'informer de ce qui se passait. Cependant Boucicaut et ses compagnons étaient sortis du camp, suivis d'une foule qui s'augmentait d'instant en instant ; le duc de Bourbon, prévenu, était monté sur sa mule, et se dirigeait du côté du rassemblement pour rétablir l'ordre, car « les gens s'en couraient tous comme bestes là « où est Boucicaut ». Quand il arriva dans la plaine, il se trouva entouré de plus de trois cents gentilhommes. En l'apercevant, Boucicaut « se donna orgueil » et fondit sur les Sarrasins ; il fallut toute l'autorité du commandant en chef pour l'arrêter. L'ennemi, effrayé d'un tel déploiement de forces et craignant un piège, s'était retiré, sans se soucier de relever le défi. Les croisés appelaient le combat à grands cris ; le comte d'Eu et Philippe de Bar, interprètes du sentiment général, insistaient dans ce sens. Il eut été difficile, en ce moment, au duc de Bourbon de se faire obéir s'il avait ordonné la retraite ; il prit le parti, se sentant appuyé par deux mille combattants et par un renfort de cent cinquante hommes que le comte d'Eu lui amenait, d'attaquer l'ennemi, et le combat commença. A quatre ou cinq reprises, les infidèles furent repoussés ; quand les croisés regagnèrent le camp qu'ils avaient imprudemment laissé sous la garde des malades commandés par Coucy, ils n'avaient perdu que six combattants, le sire de Vailly, frère du comte de Sancerre², Geoffroy de la Celle³ et quatre écuyers ; encore leur mort

1. *Chronique du bon duc...*, p. 242-3 ; — Froissart, éd. Kervyn, xiv, 244-5.

2. Etienne, frère du comte Jean III de Sancerre, et du maréchal Louis de Sancerre, était fils de Louis de Sancerre tué à Crécy (1346) et de Béatrix de Roussy. Il épousa successivement Belesses de Vailly et Alix de Beaujeu, et mourut à Turin sans postérité au retour de l'expédition de Barbarie (P. Anselme, II, 852).

3. Geoffroy de la Celle était seigneur de la Celle-Draon et de la Châtière (Indre et Loire, arr. de Loches, cant. du Grand Pressigny,

n'était-elle pas due aux coups des Musulmans, mais à la fatigue et à la chaleur qui était excessive, et au défaut « d'ayr, de vent ou de alayne¹ ».

Ces divers combats avaient un peu fait perdre de vue le siège de la place. Toute l'attention du duc s'était concentrée sur les mouvements de l'armée de secours, et aucun effort n'avait été tenté contre Africa. Lorsqu'après sept semaines d'escarmouches stériles, on comprit l'inutilité de s'acharner à combattre un ennemi qui se dérobaît à tout engagement sérieux, on songea de nouveau à s'emparer de la ville. Les Génois avaient apporté un échafaud mobile, de trois étages de hauteur, qu'ils proposaient de dresser le long d'une tour du côté de la campagne ; ils savaient par les négociants génois enfermés dans Africa que, de ce côté, la surveillance des Musulmans était moindre que du côté de la mer. En même temps, sur quatre galères accouplées, ils établirent deux becs de faucon, chacun d'eux contenant quinze hommes d'armes et dix arbalétriers ; ces dernières machines étaient destinées à détruire la tour du port². Ces préparatifs avaient rempli l'armée chrétienne d'allégresse ; « il sembloit, dit le chroniqueur, que tout fut nostre ». Cette joie était prématurée, comme l'événement le prouva. Les assiégés, à la vue des engins qu'on dressait dans le camp chrétien, s'étaient hâtés de réunir dans la tour du port toutes les bombardes disponibles ; l'échafaud, pour être mis en position, devait passer à portée de cette tour ; aussi fut-il couvert de projectiles enflammés, d'étoupes et de poix, si bien qu'en un jour et une nuit il fut entièrement brûlé. Cette mésaventure courrouça

com. la Celle Guenaud). Capitaine de Tours et de la Roche Posay en 1369. il prit une part active aux campagnes dont la Touraine fut le théâtre à cette époque. En 1371, il reçut de Charles V des terres confisquées sur Guichard d'Angle, partisan du roi d'Angleterre, en récompense de ses services. En 1383, il servait sous le duc de Berri en Flandre. Il eut une fille Jeanne, mariée à un seigneur d'Azay. (Delaville Le Roulx, *Comptes municipaux de Tours*, II, 300-2 ; — de Busserolle, *Dict. géogr. hist. et biogr. d'Indre et Loire*, II, 49).

1. *Chronique du bon duc...*, p. 244-5 ; — Froissart, éd. Kervyn, xiv, 249.

2. C'étaient, sans nul doute, des machines affectant la forme d'un bec de faucon, et qui, soit par l'impulsion qu'on leur donnait, soit par la protection qu'elles offraient aux hommes qu'elles contenaient, permettaient de saper les murailles ennemies.

fort le duc. Restaient les becs de faucon dont on espérait beaucoup, mais qui exigeaient une diversion, afin que l'ennemi n'accumulât pas toutes ses ressources contre eux. Dans ce but, le duc et toute sa compagnie allèrent attaquer les murailles à l'endroit des trois portes; l'assaut fut donné « si fièrement que l'une des portes fut arse », mais les habitants la murèrent si promptement que les croisés ne purent pénétrer dans la ville. Pendant ce temps les becs de faucon faisaient leur office: au moment où les Chrétiens commençaient à les abandonner pour monter sur la tour, ils se sentirent les pieds percés par les flèches des Sarrasins. Ceux-ci, en dessous des Chrétiens, avaient découvert le toit du hourdis de la tour, ne laissant pour toute défense qu'un sollier de bois percé de nombreux trous, et c'est par ses interstices qu'ils tiraient de bas en haut. L'effet de cette manœuvre fut décisif; les Chrétiens s'arrêtèrent. Ils avaient complètement échoué dans leur tentative d'emporter la ville; à peine pouvaient-ils se féliciter d'avoir donné l'assaut sous les yeux de l'armée maure, qui exhortait les assiégés à la résistance sans rien tenter pour les dégager: résultat négatif, quand il eût fallu un succès pour hâter la chute de la place¹.

Le découragement commençait à pénétrer parmi les croisés; le nombre des blessés et surtout des malades était grand; en plein été, en effet, la température sur la côte d'Afrique paraissait insupportable à ceux qui n'étaient pas habitués à un climat extrême, et l'armée souffrait beaucoup de la chaleur. Le manque d'eau l'obligea à creuser des puits dans le sable; les approvisionnements se faisaient mal; comme l'on ne pouvait les tirer du pays, il fallait qu'ils vinssent du dehors: le vin était fourni par la Pouille et la Calabre, les vivres par la Sicile, les oranges et les grenades par l'Aragon, les « grenaches et malvoisies » par l'île de Candie. Les hasards d'une longue navigation, les dangers que couraient les bâtiments de la part des corsaires barbaresques, rendaient encore plus irrégulier le service des subsistances. En outre, aucun des navires, après avoir débarqué sa cargaison, ne retournait à son port d'attache en chercher une autre, mais restait devant Africa « tant pour le doute « des rencontres des Sarrasins sur mer que pour attendre la

1. *Chronique du bon duc...*, p. 239-41.

« conclusion du siège et voir si les Chrétiens prendraient celle « forte ville d'Auffrique »; cette condition augmentait encore la difficulté des approvisionnements¹.

Le duc de Bourbon, dont l'autorité était hautaine et présomptueuse, n'avait plus sur les troupes l'ascendant des premiers jours²; déjà divers symptômes de lassitude s'étaient révélés parmi les croisés; il comprit que les circonstances commandaient une résolution énergique. L'hiver approchait et avec lui l'impossibilité et de se rembarquer et de recevoir des approvisionnements; le salut de l'armée dépendait d'une prompte décision. Les Génois étaient partisans de la levée du siège et propageaient leur sentiment dans le camp; ils étaient les premiers à se plaindre, à déplorer les résultats obtenus et à laisser entendre que le meilleur parti était de traiter avec les infidèles. La plupart des croisés s'étaient successivement rangés à cet avis, et, quand le duc eut interrogé le conseil de l'armée sur la conduite à tenir, il se trouva presque le seul à proposer la continuation des opérations militaires³. A l'instigation des négociants chrétiens, enfermés dans la ville et probablement informés par les Génois des dispositions des assiégeants, l'ennemi s'empressa de saisir l'occasion favorable pour faire des ouvertures pacifiques, dont les Génois furent les intermédiaires. Il offrait, en échange de la retraite des croisés, une trêve de dix ans entre le roi de Tunis et les Chrétiens. Le duc repoussa avec indignation une pareille proposition, sans même en discuter le principe, au grand étonnement des Sarrasins et surtout des Génois, qui savaient qu'ils « n'avaient plus de quoi maintenir leur navie », et que « la chevalerie n'avait guieres à manger ». Ceux-ci, en outre, s'étaient flattés de l'espoir qu'on emporterait Africa en quelques jours, et voyaient avec déplaisir l'investissement se

1. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 226-7, 240-1.

2. Froissart (éd. Kervyn, xiv, 257-8) est systématiquement hostile au duc de Bourbon dont il accentue les défauts, et ne perd aucune occasion d'exalter Enguerrand de Coucy. Il dit formellement que si ce dernier avait eu le commandement, les choses se seraient passées autrement; malgré leur exagération, il y a dans les accusations de Froissart un fond de vérité.

3. *Chronique du bon duc...*, p. 256; — Froissart (éd. Kervyn, xiv, 270-3) attribue à Coucy l'honneur d'avoir provoqué la réunion du conseil de guerre. — Juvénal des Ursins (II, 384).

prolonger sans résultat ; la réponse du duc les désola d'autant plus que, faite au moment où la nécessité de lever le siège allait s'imposer, elle présageait une retraite sans conditions ni traité. La république de Gênes n'eût pas trouvé son compte à cette solution ; aussi s'entremet-elle fort activement pour obtenir des conditions que le duc consentit à accepter. Après quatre jours de négociations, on tomba d'accord : la croisade reprenait la mer ; en échange, les Sarrasins payaient pendant quinze ans aux Génois le tribut qu'ils avaient coutume d'acquitter entre les mains du roi de Tunis, et, en outre, dans le délai d'un an, une somme de dix mille ducats, garantie par les négociants catalans, napolitains et sardes domiciliés à Africa¹. Ce nouveau projet fut soumis au duc de Bourbon, le conseil fut assemblé pour le discuter. Le soudic de la Trau, à cause de son âge, parla le premier : avec l'autorité de l'expérience et de la bravoure, il conclut qu'il tenait « la chose aussi honorable que s'il avoit esté en trois batailles ». Jeannicot d'Ortenye, Clifford², le comte dauphin, Coucy se prononcèrent énergiquement dans le même sens. Le comte d'Eu, Graille, les sires de Saint-Georges et de Castillon se rangèrent à l'avis de leurs compagnons ; le traité fut ratifié et les mesures de départ prises sans retard³.

Trois jours après (fin septembre 1390), l'armée chrétienne remontait sur ses vaisseaux. La retraite se fit avec le plus grand ordre ; les bagages furent d'abord chargés sur les barques et portés aux navires ; les combattants partirent ensuite. Le duc, dans la prévision que l'ennemi, malgré la conclusion de la paix, tenterait d'inquiéter l'embarquement, s'était réservé le privilège de quitter le dernier le sol africain. Il avait caché derrière une mosquée une embuscade de deux cents hommes d'armes et de cent arbalétriers : précaution fort utile, car les Musulmans s'empressèrent, dès que le mouvement des croisés leur fut connu, de s'aventurer jusqu'au camp chrétien et de faire montre d'une audace qui contrastait

1. Le *Religieux de Saint Denis* (I, 670-1) et Giustiniani (II, 169) parlent de dix mille écus d'or et de la libération des prisonniers chrétiens. La *Chronique du bon duc* (p. 247), donne le chiffre de vingt-cinq mille ducats.

2. Voir plus haut, page 176.

3. *Chronique du bon duc*..., p. 246-50.

singulièrement avec leur conduite, pendant les deux mois qui venaient de s'écouler. Le duc accepta le combat, pour protéger la retraite de l'armée ; au moment où l'ennemi était fortement engagé, il « découvrit son embusche ». L'effet fut désastreux pour les Sarrasins ; ils se retirèrent avec une perte de cent à cent vingt morts, et l'embarquement ne fut plus inquiété. Louis de Bourbon quitta le port le dernier, et l'expédition fit voile vers Conigliera où elle relâcha le lendemain¹.

On y tint conseil sur la route à suivre ; les chefs, mécontents d'avoir échoué devant Africa, cherchaient l'occasion d'un succès avant de rentrer en Europe ; parmi les croisés, les uns, avides d'aventures, avaient déjà traité individuellement avec les patrons génois pour être débarqués à Naples, en Sicile, à Chypre, à Rhodes ou en Palestine² ; les autres avaient hâte de rentrer dans leur patrie et de rassurer leurs femmes et leurs mères, que la prolongation de l'expédition et le manque de nouvelles inquiétaient ; car, selon l'expression du poète,

« Dame n'avons par deça qui ne die
« Que le bon vent vous puist tost ramener³ ».

tandis que processions et prières publiques se succédaient pour attirer sur la croisade les bénédictions célestes et surtout pour obtenir la fin des hostilités.

Sur le conseil de Jean Centurione, le duc se décida à mettre le cap sur la Sardaigne ; l'île était sur le chemin du retour ; en outre, les Génois assuraient que Cagliari servait aux Barbaresques de lieu de ravitaillement, que les faubourgs de la ville étaient des *nids de forbans*⁴, et que les leur fermer serait leur porter un coup sensible. Ils ne disaient pas qu'un de leurs compatriotes, Brancalèon Doria, était alors en guerre avec le roi d'Aragon, suzerain de l'île, contre lequel il faisait valoir les droits de sa femme

1. *Chronique du bon duc*..., p. 250-1 ; — Froissart, éd. Kervyn, XIV, 274.

2. Froissart, éd. Kervyn, XIV, 274.

3. Eustache Deschamps (éd. Tarbé), I, 112-13. (cf. Froissart, éd. Kervyn, XIV, 252.)

4. Ce sont les expressions de la *Chronique de R. Muntaner* (éd. Buchon, p. 547).

Eléonore d'Arborée, et que l'intervention des croisés devait favoriser les efforts du prétendant génois¹. Cette résolution répondait aux désirs de tous et fut acceptée avec joie. La flotte parut devant Cagliari, sur la côte sud-est de la Sardaigne. L'entrée du port fut forcée sans difficulté; on y captura un grand nombre de gros vaisseaux; la basse ville tomba de même au pouvoir des croisés; le château se rendit le lendemain. Il appartenait au vicomte de Narbonne, Guillaume I, qui tenait en Sardaigne, du chef de sa mère Béatrix d'Arborée², troisième femme d' Aimery X de Narbonne, de nombreuses terres dont ni lui ni son fils ne parvinrent jamais, malgré la faveur que leur témoignaient les Sardes, à conquérir la légitime et paisible possession³. Le capitaine de Cagliari fut remplacé par une garnison génoise, qui s'engagea envers le duc à ne jamais laisser les Barbaresques s'approvisionner dans la place, et à la garder « bien et loyalement pour les Chrestiens ».

Pour empêcher les Sarrasins de se ravitailler en Sardaigne, la prise de Cagliari ne suffisait pas; il fallait aussi réduire la Guillastrate (*Ogliastro*), îlot de la côte orientale; les Génois n'eurent pas de peine à convaincre leurs alliés de la conquérir en passant. La Guillastrate ne résista pas et reçut une garnison génoise dans les mêmes conditions que Cagliari. Maîtres de ces deux points, les croisés se dirigèrent vers Naples, qui servait également de point de ravitaillement à l'ennemi; mais une terrible tempête, qui éclata pendant la nuit, détourna la flotte de sa destination, lui fit courir les plus grands dangers et la conduisit en vue de Messine. C'est là que toutes les galères, égarées par le gros temps, se rassemblèrent: une seule, celle

1. Manno, *Histoire de Sardaigne*, cité dans l'ouvrage du marquis de Loray sur *Jean de Viègne*, p. 250.

2. La principauté d'Arborée en Sardaigne appartenait à Marian, père de Béatrix.

3. Guillaume II, vicomte de Narbonne, fils de Guillaume I, se distingua par sa bravoure et fut tué à Verneuil en 1424. Après la mort d'Eléonore d'Arborée, femme de Brancaléon Doria (1403), sa grand-tante, après celle de Marian, fils de cette dernière (1407), il se trouva seul héritier de la principauté d'Arborée, que Brancaléon Doria et le roi d'Aragon lui disputèrent (V. P. Anselme, VII, 705; — Imhof, *Geneal. XX illustrium in Hispania familiarum*, p. 133-74; — L. Salazar de Castro, *Histoire de la maison de Castro*, passim).

que montaient le soudic de la Trau et Châteaumorand, fut entraînée vers Trapani, à l'extrémité occidentale de la Sicile, et se brisa devant le port; mais, grâce aux secours qui lui vinrent de la côte, aucun de ceux qui la montaient ne périt; les bagages seuls furent perdus, et les équipages regagnèrent Messine sur une galère envoyée par le duc à la première nouvelle du naufrage¹.

Manfred de Clermont², auquel obéissait la moitié de la Sicile, fit au duc de Bourbon et à ses compagnons un accueil magnifique: pendant les huit jours qu'ils séjournèrent auprès de lui, ce ne furent que festins, fêtes et attentions de toutes sortes. Par ordre de Manfred, la flotte fut approvisionnée de vivres; Louis de Bourbon, Coucy, le comte dauphin et Philippe d'Artois reçurent en présent des coursiers de prix, et Clermont sollicita, au moment du départ des croisés, l'honneur d'être armé chevalier des mains du duc. Celui-ci, à son tour, lui donna « une ceinture d'or et sa devise d'Espérance ».

Les Génois étaient parvenus à faire prévaloir leur plan et à occuper tous les points de relâche des Sarrasins. En quittant la Sicile, l'expédition fit voile vers Terracine. Comme Cagliari et la Guillastrate, Terracine, port sur la mer Tyrrhénienne, à l'extrémité des marais Pontins, fournissait aux Barbaresques des vivres et un refuge; devant les forces chrétiennes, la basse ville ne chercha pas à résister: le château se rendit après un siège de deux jours, et fut confié à la garde des Génois. De là, longeant la côte d'Italie en remontant vers le nord, la flotte atteignit Piombino, ville maritime, peu distante de Pise, en face de l'île d'Elbe. Gènes était depuis longtemps en guerre avec Pierre Gambacorta, seigneur de Piombino et de Pise, et insistait vivement auprès du duc pour qu'il l'aidât à le réduire; mais Louis de Bourbon refusa de tourner son épée contre des chrétiens; il offrit sa médiation qui fut acceptée. Gambacorta, effrayé d'un déploiement de forces qu'il craignait de voir diriger contre lui, consentit à toutes les conditions qui lui furent imposées, et la paix fut facilement rétablie entre lui³ et Gènes. Il

1. *Chronique du bon duc...*, p. 252-4.

2. Voir plus haut, p. 166-7.

3. Pierre Gambacorta, seigneur de Piombino et de Pise dès 1368, fut tué en 1392 par Jacques Appiani, qui lui succéda dans ces deux seigneuries.

en fut de même avec l'île d'Elbe. Grâce à l'intervention du duc, les prétentions qu'elle soutenait contre les Génois furent abandonnées, et les difficultés pendantes heureusement applanies¹. De l'île d'Elbe, la flotte atteignit Porto Fino ; c'est là que la plupart des croisés prit terre pour gagner Gênes². Mais le duc refusa de suivre l'exemple de ses compagnons, au grand déplaisir de la république qui lui avait préparé une entrée triomphale. Malgré l'insistance des Génois, Louis de Bourbon persévéra dans son dessein, et les principaux chefs de la croisade, Coucy, le comte d'Eu, le comte dauphin d'Auvergne imitèrent sa résolution. Embarqués à Marseille, disaient-ils, ils avaient fait vœu de rentrer en France par le même port, et rien ne pouvait les délier d'un engagement solennel. Une fois à terre, ils se dirigèrent sur Paris, qu'ils atteignirent vers le commencement de novembre³. Leur retour était attendu avec impatience ; partout on leur fit fête ; leurs récits enflammèrent l'enthousiasme, et on projeta, pour la saison suivante, une nouvelle expédition. Charles vi et le duc de Touraine prirent même la croix, mais les événements empêchèrent que ce dessein reçût la moindre exécution⁴.

À tout prendre, la croisade avait échoué ; malgré quelques faciles succès, quelques escarmouches heureuses, la prise de quelques places sans défense, il est impossible de se méprendre sur l'issue de l'expédition. Africa, l'objectif des croisés, n'avait pas été enlevée ; sa résistance avait paralysé les efforts des Chrétiens et entravé tout le plan de campagne. Quand on dut se rembarquer, on fut très heureux, grâce aux Génois, de négocier un traité qui sauvait les apparences, et permettait une retraite honorable. On se plut, au retour, à réduire les châteaux de trois ou quatre petits ports, pour les interdire aux Musulmans et les mettre sous la protection génoise ; mais cette prohibition ne pouvait être effi-

1. *Chronique du bon duc*, . . . , p. 255-6. L'île d'Elbe appartenait aux Pisans. En 1398, Gérard d'Appiano, en vendant Pise aux Milanais, se réserva l'île d'Elbe et Piombino.

2. Là moururent Sainte Sévère, Guichard de Châteaumorand, les sires de Castillon et de Caillart et douze chevaliers anglais (*Chronique du bon duc*, . . . , p. 257).

3. Froissart (éd. Kervyn, xiv, 280) dit : vers la Saint Martin.

4. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 280-1.

cace, et causer à l'ennemi un tort sérieux ; ne lui restait-il pas encore, sur les côtes et dans les îles de la Méditerranée, plus d'un refuge ? La rivalité des républiques maritimes ne lui garantissait-elle pas la liberté de navigation, que n'eût pu lui enlever qu'une action commune des puissances chrétiennes ? Eléonore d'Arborée put, il est vrai, à la faveur des succès des croisés en Sardaigne, conclure avec le roi d'Aragon une paix avantageuse¹ ; mais était-ce pour cet objet que la chevalerie chrétienne avait pris les armes ?

Gênes n'avait donc pas d'avantages sérieux à espérer de l'occupation des ports de Sardaigne et de Terracine. Elle s'aperçut bientôt que la croisade pouvait tourner directement contre elle et contre les intérêts des nations commerçantes de la Méditerranée. Voici pourquoi : les Sarrasins, après la retraite des croisés, tant pour éviter le retour d'une invasion que pour se venger des Chrétiens, songèrent à unir dans une ligue générale tous les états musulmans de la côte septentrionale d'Afrique et les Maures d'Espagne. Ils se proposaient de se défendre en cas d'attaque et d'interdire leurs ports au commerce chrétien. On conçoit pour Gênes et pour Venise l'effet d'une pareille mesure, rigoureusement exécutée au détroit de Gibraltar, et sur toute l'étendue des côtes septentrionales de l'Afrique. Elle eût ruiné les relations maritimes de ces deux républiques avec la Flandre et le nord de l'Europe. Les Génois n'avaient prévu ni les conséquences de leur conduite à l'égard des Barbaresques, ni les représailles que ceux-ci pouvaient exercer contre les instigateurs de la croisade² ; aussi se hâtèrent-ils de négocier avec le roi de Tunis. Les Génois en 1391 (17 octobre), les Vénitiens, l'année suivante (1 juillet 1392), obtinrent le renouvellement de leurs traités de commerce et la libération des prisonniers chrétiens. Enfin, l'année suivante, le roi de Sicile, après de laborieuses négociations, rentra en possession de l'île de Gerbi, que les Barbaresques avaient reconquise depuis le départ de la flotte coalisée. Le péril se trouvait ainsi conjuré³.

Il reste à examiner, en cas de succès des croisés, quelles

1. Marquis de Loray, *Jean de Vienne*, p. 250.

2. Froissart, éd. Kervyn, xiv, 278-9.

3. Le texte de ces traités a été publié par M. de Mas Latrie, *Traité avec les Arabes*, p. 130 et 232-8 et 161-5.

conséquences l'expédition de Barbarie eût pu avoir sur la question d'Orient et sur le développement de la puissance musulmane. Nous n'hésitons pas à dire qu'elle n'en eût eu aucune. Les dynasties musulmanes d'Afrique n'avaient plus, à la fin du XIV^e siècle, de rapports assez étroits avec les Sarrasins d'Asie pour qu'une défaite des premiers portât un coup sensible aux seconds. Les chevaliers qui accompagnèrent le duc de Bourbon sont assurément excusables de n'avoir pas compris qu'ils servaient la politique de Gènes et non la cause de l'Orient chrétien ; comme les compagnons de saint Louis, ils allèrent en Afrique pour combattre les Musulmans, donner des coups d'épée et de lance, et défendre la foi menacée par les infidèles. Mais, en 1390 comme en 1270, aucun d'eux, aucun même des chefs de l'expédition ne s'est douté qu'attaquer les Barbaresques et les vaincre n'aurait aucune influence sur le cours des événements dont le Levant était le théâtre, et n'arrêterait nullement les progrès de la puissance ottomane. La chevalerie s'était enthousiasmée à l'espoir de prendre les armes et d'aller guerroyer, sans scrupule d'aucune sorte, contre les mécréants ; peu importait que la croisade fût destinée à rester stérile, si elle donnait l'occasion de belles « emprises d'armes » et d'aventures merveilleuses. Cette absence de clairvoyance politique, cet aveuglement universel, dont Charles VI fut victime aussi bien que le dernier des croisés, caractérise l'expédition de Barbarie. C'est moins une croisade qu'une chevauchée, née de l'intérêt commercial des Génois, présentée par eux avec une extrême habileté sous les couleurs d'une expédition religieuse, quand le commerce méditerranéen seul était en jeu, et condamnée, dès le principe, à ne produire aucun des résultats dont ils avaient leurré le naïf enthousiasme des croisés.

CHAPITRE V.

PHILIPPE DE MÉZIÈRES. — SON INFLUENCE.

« Cestui vieil solitaire... en entrant en la sale... devant la
 « royale majesté du tres gracieux et tres devot roy d'Angle-
 « terre cornuat d'un grant cornet de chasse, duquel il ne fina
 « XL ans de corner as emperours et roys et princes de la cres-
 « tiente, voire pour assembler à la chasse de Dieu les grans
 « levriers et chiens courans pour envair la riche proie »¹.
 C'est sous cette comparaison allégorique que s'est désigné lui-même Philippe de Mézières, l'ancien chancelier du roi de Chypre, qui, pendant un demi-siècle, de près ou de loin, fut mêlé à tous les événements qui eurent l'Orient pour théâtre, personnifiant ainsi, avec un rare bonheur d'expression, la constance des efforts qu'il tenta pour armer la chrétienté contre les Sarrasins et l'indifférence toujours croissante qu'il rencontra auprès d'elle.

La vie de Philippe de Mézières fut exclusivement consacrée aux affaires d'Orient ; pendant qu'il servait les rois de Chypre, et plus tard en Europe après sa disgrâce, elles furent son unique préoccupation. Il a pu écrire, sans exagération, que durant quarante ans il ne cessa de sonner la trompette d'alarme. L'histoire offre peu d'exemples d'une ténacité aussi persévérante ; jamais Mézières ne se laisse rebuter par les obstacles, il revient toujours à la charge sans décourage-

1. British Museum, Royal 20, B vi, f^o 32 v^o-3. Ce passage est tiré d'une épître adressée par Philippe de Mézières au roi d'Angleterre, Richard II (vers 1395) dans laquelle il l'exhorte, de concert avec le roi de France, à se croiser contre les infidèles ; elle a été analysée par Kervyn de Lettenhove (Froissart, xv, 376-82).